

Jean-Marc Lemelin

# ***TESMOING***

## ***Le spectre du témoignage***

*De la violence*

ESSAI

6 avril - 6 août 2013

9 août - 8 octobre 2013

## SOMMAIRE

INTRODUCTION

I) LE TÉMOIGNAGE : L'ARCHIGENRE

*Les spectres*

*Les récits de survie*

*Les approches*

II) LA VIOLENCE : L'ARCHIRÉCIT

*Le spectre de la violence physique*

*Le spectre des camps*

*Le spectre du nazisme*

III) LE RÉCIT : L'ARCHITEXTE

*La mémoire*

*L'imagination*

*La représentation*

CONCLUSION

*À la mémoire de  
Lotar Krein, Louis-René Lortie et Gaétan Soucy.*

*Adieu à Elmo  
(21/06/2013).*

« l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence »

Alain Testart

*Avant l'histoire.*

*L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac.*

Gallimard nrf

(Bibliothèque des sciences humaines)

Paris; 2012

(560 p. avec cartes, figures et tableaux)

[p. 372]

## INTRODUCTION

Il y a une trinité lexicale du substantif « spectre » : apparition, fantôme, revenant et donc menace; ampleur, amplitude, rayonnement ou bien « spectrum » (en anglais); champ d'action et d'efficacité, angle d'attaque ou de défense. Ainsi en est-il de TESMOING : du spectre du témoignage et du spectre de la violence, comme du spectre de la folie (dont il ne sera point question ici). Il serait donc possible de parler *des* spectres. Seront successivement abordés le témoignage, la violence et le récit; la section centrale - de loin la plus

longue - traite de la violence comme « archirécit » en son principe et en ce qu'elle a d'archaïque et d'extrême, mais aussi de premier et de primaire et non de primal ou de primitif, puisqu'il sera surtout question de la violence collective du XXe siècle en Europe; violence qui habite l'homme et détruit le monde.

Le spectre du témoignage hante le monde de l'homme et il questionne l'humanité; les droits de l'homme eux-mêmes sont remis en question par les crimes contre l'humanité, c'est-à-dire contre le sens de la vie humaine; l'art et la religion, le droit et l'histoire n'épuisent pas non plus le langage du témoignage en son caractère originaire et original plutôt qu'originel : le témoignage est un événement répétitif et représentatif. Le langage est le témoignage de l'homme sur le monde : l'homme n'a pas commencé à parler; il est devenu un homme quand il a commencé à parler; il a commencé à parler quand il a témoigné et donc

raconté. Tout le monde raconte et le monde se raconte.

Il n'y a pas de théorie du témoignage sans théorie du langage et pas de théorie du langage sans théorie du témoignage; il n'y a pas de théorie sans histoire et sans grammaire; la théorie est sa propre méthode ou sa propre dialectique. La grammaire ou la diagrammatique du langage qui est ici mise de l'avant privilégie la *deixis*, qui est davantage que la *semiosis* et la *mimêsis*; c'est là sa *posture*, sa posture pragmatique et grammaticale, la posture de la pragmatique comme science du sens (de la vie) et comme science générale et ordinaire de l'homme, bien avant d'être naturelle ou humaine, sociale ou autre. La *signature* (la signifiante et le signifié) de cette posture est un dispositif de création et de découverte, où il y a enquête et conquête et donc quête de la vérité, ne serait-ce que la vérité de la quête.

I

## LE TÉMOIGNAGE

*L'archigenre*



Dans la triple articulation du sens (de la vie), c'est-à-dire du monde, du langage et de l'homme<sup>i</sup>, le témoignage est fondamentalement et radicalement à la racine du langage : dans un débrayage énonciatif initial (qui est aussi dénégation), l'homme étant un animal débrayé<sup>ii</sup>, il a été ordinaire bien avant d'être judiciaire ou littéraire, du côté de la justice ou de la sagesse et de la tradition avant d'être du côté de la loi ou du droit et de la révélation, en sa transmission même<sup>iii</sup>. Dans un constant va-et-vient entre

l'embrayage vers l'homme (à la première personne dans l'espace d'ici et le temps de maintenant) et le débrayage vers le monde (à la troisième personne dans l'espace d'ailleurs et le temps d'alors) ou entre la présence et l'absence, le témoignage est l'archigenre par excellence : il est irréductible à l'affect et à la représentation, à la mémoire et à l'imagination, à l'histoire et à la littérature, que celle-ci soit (auto)fiction ou non. Pour témoigner, l'homme doit pouvoir, par le langage<sup>iv</sup>, se projeter dans le monde<sup>v</sup> et y accéder, l'homme étant « riche en monde » [Heidegger]<sup>vi</sup>; mais aussi « im-monde », il est « le monstre du monde », la monstration étant la démonstration de la deixis<sup>vii</sup>.

Comme archigenre, le témoignage est susceptible de prendre plusieurs formes, d'emprunter maints supports ou d'adopter divers genres, entre deux bornes ou deux limites qui ne seront pas ici franchies : le témoignage judiciaire des procès en cour (l'histoire judiciaire) et le

témoignage littéraire des romans policiers (l'histoire littéraire). Le témoignage peut donc passer par les entretiens (parlés, écrits, filmés, télévisés), les inscriptions (gravées, tracées, dessinées), les graffiti, les photographies, les tableaux, les bandes dessinées, les lettres, les notes, les calepins, les carnets, les cahiers, les journaux, les réflexions, les chroniques, les souvenirs, les chansons, les chants, les poèmes, les pièces de théâtre, les nouvelles, les romans, les reportages, les films, les téléfilms, les cédéroms et d'autres récits ou « fossiles », les fossiles étant peut-être des témoins morts sans témoignage<sup>viii</sup>...

Le témoignage est à la fois récit, épisode autobiographique et plaidoyer<sup>ix</sup> ou jugement en vue de la persuasion par la (dé)monstration; il est « autographie » et « anthropographie » [Sellam] : auto(bio)graphie; il se distingue de l'autobiographie, parce qu'il est beaucoup plus ponctuel, et de la confession, parce qu'il n'est

pas l'aveu d'un secret : il n'y a pas de compulsion d'aveu. Sans s'identifier à des rapports ou à des documents comme le mémoire ou les mémoires, le témoignage est cependant un *mémorial* : ce n'est pas un simple « récit de soi ou de moi », du journal intime à l'autofiction en passant par le « testiroman » (« roman de témoignage » ou « roman sans fiction »), ou un « récit de vie » simple; dans son rapport à la violence, c'est un *récit de survie*.

Avant d'aborder ces récits de survie, d'en ébaucher ou esquisser la grammaire et de tenter de les comprendre ou de les expliquer par diverses approches, il est d'abord nécessaire de présenter et de préciser quels sont les actants de cette survie à la violence, quels sont les *spectres* de la « bête » humaine parmi les vivants (et le présent de la mère), les morts (et le passé du père) et les survivants (et le futur de l'enfant)\* et depuis les parents, les ancêtres et les descendants\*; car il faut bien que les parents

meurent et deviennent des ancêtres pour que  
(sur)vivent les descendants..

## LES SPECTRES

Les principaux spectres de la violence - pour ne point parler des bourreaux - sont les victimes, les réchappés et les témoins. Les **victimes** ne sont pas des héros; c'est peut-être la seule caractéristique qu'elles partagent avec les bourreaux. Ce ne sont pas non plus des martyrs, c'est-à-dire des « témoins de Dieu », dans la rédemption ou la christianisation de la catastrophe; ce sont des témoins de l'Homme. Les victimes de la violence individuelle ou collective, institutionnelle ou rituelle,

psychique ou physique, verbale ou brutale peuvent en mourir et se voir ainsi limités au seul rôle d'acteur passif, à un actant seul; c'est sans doute aussi le cas de ces « naufragés » que sont les « musulmans » dans les camps de concentration nazis.

Les victimes de la violence se recrutent parmi de nombreuses catégories de personnes : enfants, femmes, aînés, aliénés, handicapés, prostituées, séquestrés, kidnappés, violés, torturés, mutilés, émigrés, colonisés, exilés, expatriées, déplacés, réfugiés, déportés, prisonniers et autres internés du sort, condamnés à tort, condamnés à mort, homosexuels, transsexuels, hermaphrodites, autistes, psychotiques, toxicomanes, esclaves, autochtones (aborigènes, indigènes) et minorités ou majorités de toutes sortes (raciales, coloniales, nationales, ethniques, linguistiques, religieuses, etc.).

Les **réchappés** sont un double actant : à la fois acteur (actif ou passif) et observateur (actif ou passif); ce sont des « revenants » [Melfieu, Semprun], qu'ils aient été des combattants, des résistants ou des partisans ou qu'ils aient été réduits à de simples détenus. On peut réchapper d'un viol ou d'un inceste et des autres abus sexuels ou domestiques; on peut aussi ne pas en réchapper. Le *rescapé* est ici un réchappé des camps de concentration et/ou des génocides; ce peut être un prisonnier politique ou un prisonnier de guerre, un résistant ou un adversaire, un Russe ou un Ukrainien, un Arménien ou un Tzigane, un Juif ou un Tutsi. Ce n'est pas un « assistant », que celui-ci soit passif : il assiste à, ou qu'il soit actif : il assiste quelqu'un, il l'aide, par l'assistance, ou il lui nuit, par le chantage ou la délation; indifférent, adjuvant ou opposant, tel a pu être le « témoin polonais » [Szurek].

Les « rescapés » ont, eux, l'avantage sur les « naufragés » [Levi] d'avoir survécu : ce sont de « nouveaux vivants » [Antelme, Mascolo]; mais le



prix de la survie est très élevé, du choc au trauma ou du traumatisme au sentiment de culpabilité en passant par toutes les épreuves de la *survivance* : le retour (avec ou sans rapatriement), les interrogatoires, les procédures administratives, les soupçons de collaboration, de désertion ou de trahison, les retrouvailles ou les pertes, les questions ou les silences de la famille et de l'entourage, les regrets, les remords, les cauchemars, les dépressions, les deuils, le suicide. Telle a souvent été la destinée de ces « êtres sans destin », dans la douleur, la souffrance ou la peine de (sur)vie, dans l'effort, le chagrin et parfois le châtement.

Les **témoins** ne sont pas nécessairement des victimes ou des réchappés; les victimes trépassées ne sont pas ou ne sont plus des témoins; les réchappés peuvent n'être que de passifs observateurs, n'avoir été que des spectateurs ou de simples voyeurs. Mais quand les témoins sont des réchappés, ils se constituent ou s'instituent en

*triple actant* : acteur, enquêteur et narrateur (à la fois observateur et informateur); c'est-à-dire que le témoin n'est pas seulement un sujet, le sujet du témoignage, où il y a un « témoignant » [Dulong], un « témoigner » (acte, pacte et artéfact) et un « témoignaire » [Waintrater].

Le témoin est un *tiers* : c'est là une tierce personne : « tertius » → « testis<sup>x</sup> » → « superstes » (survivant) [Benveniste], un « témoin interne » [Chiantaretto] ou un « interlocuteur mental » [Robel dans Mouchard], qui peut prendre la figure d'un double ou d'une doublure, sans qu'il y ait nécessairement dédoublement de la personnalité; c'est le « tiers inclus » d'une dialectique qui n'est pas celle de la contradiction mais de la triple articulation : non pas une dialectique du *moment* et de la *relève* (« Aufhebung ») mais une dialectique de la *césure* (« momentum ») et de la *relance*...

Dans « l'engendrement testimonial », le témoin peut devenir un « témoin moral » ou un « témoin intégral » [Levi], un témoin politique et non seulement juridique; pour cela, il lui faut écarter ou suspendre le repentir et le rachat, l'oubli et le pardon, la prière et la grâce, le remords et la contrition, la prescription et la réconciliation, l'amnistie et la vengeance, car il n'a point de dette et n'espère guère de dot et que son témoignage est un don, même s'il doit ainsi vivre (sa) mort. La survie du témoin - survie qui précède, engendre et génère la survivance - n'est pas une garantie de vie, de nouvelle vie, de vie après la (sur)mort ou la « malmort » [« deathlife » selon Langer]; survivre, c'est encore mourir un peu ou « remourir » [Delbo], c'est vivre la mort, c'est peut-être même vivre mort... Le témoin est donc LE spectre ! Aussi y a-t-il témoignage du spectre, du spectre qu'est l'homme...

## LES RÉCITS DE SURVIE

L'histoire - surtout au sens historique ou historiographique selon l'historien et non au sens « historial » - a pendant très longtemps rejeté hors de son objet les témoignages des victimes de la violence, considérant ceux-ci comme étant trop subjectifs, empreints de contradictions et d'incohérences, peu fiables ou vérifiables; le récit testimonial a ainsi été marginalisé ou récupéré par la paralittérature ou la sous-littérature. Il a sans doute fallu attendre la Première Guerre mondiale pour entendre la voix

spectrale du témoignage des victimes de la violence militaire ou guerrière; s'y sont mêlés des écrivains professionnels et des écrivains amateurs dans la dénonciation ou la démystification de la guerre au profit de la fécondité de la paix et au détriment de la souveraineté du gouvernement en son éminence même.

Ces témoignages sont surtout venus de la France et de l'Allemagne, depuis longtemps en guerre l'une contre l'autre. Cela ne veut cependant point dire que tous ces récits soient pacifistes; ils peuvent être bellicistes et revanchards. Ils proviennent souvent de simples soldats, des « poilus », de ceux qui ont connu les tranchées et le front, et non pas des officiers, qui ne sont pas des victimes et qui ont tendance à glorifier et à magnifier la guerre qu'ils n'ont pas faite [Cru].

Ces récits de survie sont la plupart du temps de la main d'un homme, bien qu'il y ait des témoignages d'infirmières; ils sont spontanés, parfois écrits sur les lieux mêmes de la bataille

et donc pendant ou peu après la guerre; certains ont une teinte ou une tendance romanesque, voire littéraire. Pour l'histoire, leur valeur documentaire (la description et la narration) est suspecte et elle tiendrait davantage du commentaire (l'interprétation), au détriment de la compréhension et de l'explication; c'est-à-dire qu'il y aurait un parti pris qui menacerait l'objectivité recherchée par les historiens qui se veulent scientifiques et qui se réclament des sciences positives.

Avec la Deuxième Guerre mondiale émerge ce qui a parfois été catalogué comme « littérature des camps » ou « littérature de témoignage »; or, le témoignage ne peut pas plus être assimilé à la littérature, que celle-ci soit valorisée ou dévalorisée<sup>xi</sup> et qu'elle soit considérée comme un art ou non, qu'à l'histoire; s'il peut les croiser et tendre vers l'histoire et la science (l'archive, le reportage) ou vers la littérature et l'art (la fiction, l'autobiographie), il y est irréductible.

Ces témoignages venus des camps, peu après (comme déposition) ou longtemps après (comme transposition) la guerre, sont ceux de déportés qui étaient résistants, prisonniers, homosexuels, Juifs et autres détenus ou déportés; les femmes y sont bien présentes même si moins représentées que les hommes; certains enfants ou adolescents se souviennent et racontent beaucoup plus tard. Divers idiomes, traduits ou non, portent la « voix narratoire » [Coquio] de ces témoignages, cette voix étant irréductible à la voix narrative et encore moins à la voix narratrice : l'allemand, l'anglais, le français, l'hébreu, le hongrois, l'italien, le néerlandais, le polonais, le roumain, le russe, le tchèque, le yiddish, etc.

Nonobstant la filmographie, en deçà ou au-delà de la littérature et qu'ils soient ou non des rescapés juifs, les noms de certains témoins ressortent cependant de l'ensemble du XXe siècle : Améry, Antelme, Borowski, Chalamov, Delbo, Frank, Gradowski, Kertész, Klüger, Langfus, Levi, Novak, Perec, Rousset, Semprun, Sierakowiak, Spiegelman,

Strigler, Wiesel et autres auteurs d'« œuvres-témoignages » [Mouchard].

De la littérature au cinéma et du documentaire au commentaire les récits de survie des victimes de la violence la plus meurtrière se multiplient. Dans ces films il est souvent fait recours aux archives, qui servent d'arrière-plan et de caution; celles-ci ne sont pourtant pas exemptes de commentaire subjectif puisqu'il y a montage et effets de fiction; mais même les archives peuvent être faussées par et pour la propagande, la publicité ou l'art. En outre, ces films n'ajoutent guère d'informations à celles déjà fournies par les livres et les archives : si la substance de l'expression varie, le visuel redoublant le verbal ou le focal renforçant le vocal, il n'en est guère de même au niveau de la forme de l'expression (le comment : la manière) et encore moins au niveau de la forme du contenu (le quoi : la matière). Les frontières y sont généralement bien maintenues entre le documentaire (l'histoire racontée) et le



commentaire (le discours racontant), entre les événements historiques et les aventures fictionnelles, entre les effets de réel et les effets de fiction; mais il arrive que des « fictions factuelles » se confondent avec des « faits fictionnels » [Langer] ou avec l'illusion référentielle ou dénotative qui en résulte. Ainsi, même *Nuit et brouillard* de Resnais, *Le chagrin et la pitié* d'Ophüls et *Shoah* de Lanzmann ne peuvent prétendre échapper à cette illusion ou ne point céder au lyrisme et à l'illusion connotative (stylistique, poétique, rhétorique, esthétique).

Les récits de survie des victimes de la violence individuelle se retrouvent très rarement au cinéma, sans doute sous l'effet de la censure ou de l'autocensure : il y a des choses qui ne se *montrent* pas même si elles se *montent*; on peut démontrer en se basant sur des « faits vécus » pour en faire des faits *vus*. Mais il y a une grande différence entre *voir* (le visible : la trame) et

*regarder* (l'invisible : le drame). C'est-à-dire que, de l'histoire à la littérature et de la littérature au cinéma, le mal de la victime ne passe pas nécessairement dans la douleur du réchappé et dans la souffrance du témoin : la peine ne (se) passe pas...

## LES APPROCHES

Pour l'approche historique du témoignage comme récit de survie, il s'agit de déterminer s'il y a adéquation entre le récit testimonial et la réalité historique des faits et des événements; en d'autres mots, si le récit est au moins réaliste. Il s'agit donc d'une querelle de récits : entre les récits historiques à intention et à prétention scientifique et les témoignages ayant une autre mission ou vocation. Nul historien ne saurait dénier le caractère hautement narratif de son entreprise, mais selon des critères positifs ou

objectifs. C'est donc dire qu'il revient à l'histoire de questionner la personne du témoin, de vérifier son identité afin d'éviter tout faux témoignage (comme celui de Wilkomirski). Cependant, ce qui est surtout à craindre n'est pas la fausseté ou le mensonge, mais l'erreur ou l'illusion et le secret : aucun témoin ne peut tout dire, dire toute la vérité (qui n'est pas toute), se souvenir de tout sans jamais se tromper; cela ne veut point dire pour autant qu'il se parjure..

De l'histoire à la politique il n'y a qu'un pas, qui est vite franchi. Par exemple, dans le cas du judéocide (« Holocauste », « Shoah », « Hurb'n ») ou du génocide rwandais<sup>xii</sup>, il est très difficile, voire impossible, de demeurer impartial, que l'on soit Juif ou non, Tutsi ou pas. Le témoignage comme récit de survie étant un plaidoyer, il est aussi une prise de parti; c'est un appel à un jugement, voire au verdict de la justice, ainsi qu'à la dignité et à l'humanité.

Certes, le témoignage est attaque et défense; c'est une menace de la victime, qui accuse le bourreau; c'est là son champ d'action et d'efficacité.

Un parti pris politique peut se doubler ou non d'un point de vue éthique et donc philosophique, sinon ontologique. C'est le point de vue de ces philosophes en mal d'indicible ou d'indescriptible, d'irreprésentable ou d'inexplicable, ou de ceux qui confondent l'unicité et la spécificité mais sans pourquoi. C'est aussi la perspective d'autres philosophes ou cinéastes qui cherchent à régenter la représentation, à prescrire ou à proscrire ce qui peut être dit, écrit ou montré après la barbarie d'Auschwitz, alors qu'il y a eu pire encore. De l'éthique, on passe alors au droit, aux tribunaux et aux procès, aux procès d'intention aussi.

L'approche sociologique ou anthropologique a l'avantage de décentrer le témoignage de son narrateur, le témoin ou le témoignante, et de tenir

compte de l'espace, du temps et de la personne du narrataire ou du témoins dans un protocole ou une procédure propre au témoigner, mais que l'on a peut-être tendance à trop standardiser dans les entretiens vidéographiés de ce siècle, qui peuvent ressembler à de véritables interrogatoires avec un questionnaire préétabli. Si pour certains, il y a « concurrence des victimes » [Chaumont], pour d'autres, il y a « causes communes », notamment des Juifs et des Noirs [Lapierre]. Bien plus que « l'ère du témoin » [Wiewiorka], c'est l'aire et l'air du témoignage ou bien l'air(e) du témoin, que l'on peut mieux saisir dans ce décentrement.

L'approche psychologique du récit de survie est davantage sensible à la souffrance du témoin jusqu'à ses descendants (d'une à trois générations), surtout s'il a perdu ses ascendants dans la catastrophe. Il s'agit là d'une affaire de choc, de trauma, de deuil, mais aussi de remémoration en vue de surmonter le traumatisme. C'est ainsi que pour l'approche psychanalytique,

le témoignage s'apparente à la cure et joue le rôle du transfert; le témoin y serait donc un analysant sans divan et aux prises avec lui-même, cherchant à accéder à soi par toutes sortes de simulacres, disjoint qu'il est de la présence à soi.

Pour les littéraires ou les littérateurs, qui valorisent nécessairement la littérature, plus particulièrement la littérature générale et comparée, le témoignage est souvent assimilé à « l'écriture de soi » et il est parfois appelé ou invité à se transcender dans « l'autofiction » ou « la nouvelle autobiographie ». C'est-à-dire que la littérature ou l'art en général permettrait de représenter ce que d'autres récits comme l'histoire ou le droit ne pourraient pas faire. D'une part donc, le témoignage est littérature; d'autre part, la littérature est témoignage. Il s'agit là de la sacralisation ou de la « sacrificion » [Ouellet] de la littérature : si les textes sacrés sont bien en grande partie des témoignages, comme « les deux tables du Témoignage

» [Vulgate, Rey-Flaud], cela ne fait pas pour autant des témoignages des textes sacrés<sup>xiii</sup>...

\*

\*            \*

Une approche qui cherche à échapper à cette sacralisation et à toute consécration ou canonisation, où le sacré ou le canon se donne pour le divin, est une **grammaire** irréductible aux études littéraires, la grammaire du sens qu'est le récit : grammaire de l'énonciation et de l'imagination, grammaire de l'action et de la passion<sup>xiv</sup>.

Il convient d'abord de réfuter un cliché : le témoignage n'est pas nécessairement conté ou narré à la première personne et il peut être embrayé à la deuxième et débrayé à la troisième; contrairement à l'autobiographie, le témoignage peut être anonyme ou diffusé sous un pseudonyme<sup>xv</sup>; il n'y a pas de « pacte autobiographique » [Lejeune] dans le témoignage, même s'il y a pacte



et partage : il y a d'abord et avant tout un acte, un acte de langage. Le témoignage est parole ou voix : il est la signature (de la grammaire) du sens et donc du récit.

La spécificité du témoignage comme (p)acte de langage réside dans le *dispositif de l'énonciation* et non pas dans la *disposition de l'énoncé*. Ce dispositif est triple ou triangulaire : un je énonciateur ou témoi(g)n(ant) (la première personne du singulier ou sa translation embrayée, même dans le *nous* de majesté qui en est le dédoublement, ou débrayée) s'adresse à un vous énonciataire ou témoignaire et juge, historien ou lecteur (la deuxième personne de majesté) en invoquant ou en convoquant un *nous* tuteur<sup>xvi</sup> (la première personne du pluriel, qui peut se confondre avec le *on*), qui n'est pas un simple spectateur ou un « bystander » [Hilberg] et qui est plutôt une sorte de voisin et non de prochain<sup>xvii</sup>; dans le voisinage du témoin, c'est un tiers, un jury<sup>xviii</sup>. Cette coopération ou ce témoigner, où il y a répétition jusqu'à la saturation de l'information,

est de l'ordre de la circulation<sup>xi</sup> et non pas de la simple réception (consommation)<sup>xx</sup>.

Ce *nous* peut réunir le *je* et le *tu* singulier (l'avocat, l'intervieweur ou le rédacteur accompagnant le témoin) ou le *je* et le *vous* pluriel (les vivants, les morts, les survivants; les parents, les ancêtres, les descendants; les autres victimes de la même violence ou de la même condition, les doubles, voire des objets transitionnels ou autistiques); c'est le *cœur* du dispositif : l'ancien ou le nouveau *chœur*, voire le plus archaïque des chœurs. C'est ainsi que, par ailleurs, Primo Levi a pu préciser dans l'appendice de 1976 de *Si c'est un homme*, p. 278 : C'est bien pourquoi, lorsque j'ai écrit ce livre, j'ai délibérément recouru au langage sobre et posé du témoin plutôt qu'au pathétique de la victime ou à la véhémence du vengeur : je pense que mes paroles seraient d'autant plus crédibles qu'elles apparaîtraient plus objectives et dépassionnées; c'est dans ces conditions seulement qu'un témoin appelé à déposer en justice remplit sa mission qui

est de préparer le terrain aux juges. Et les juges, c'est vous.

Ce *nous* est encore davantage un *lieu*<sup>xxi</sup> - l'aspect du *y* et du *il y a* ou le triple présent (à la fois spatial, temporel et actantiel) : un nœud, un milieu et un « cadre de référence » [Neitzel et Welzer] - qu'un *lien* social, politique, religieux ou autre; c'est le lieu de la géographie et de l'histoire, de l'espace et du temps, de même que de la curiosité et de la générosité, de la croyance et de la confiance, de la liturgie et de la fiducia, de l'institution et de la constitution. C'est aussi le lieu de la *halte* comme arrêt et accès et non de la *hâte*. C'est enfin le lieu de l'*aire* et de l'*ère*, mais surtout de l'*air* et de l'*erre* ou des *erres*<sup>xxii</sup>...

Dans ce dispositif mettant en scène le témoin comme acteur en un triple actant (ou sujet de l'énonciation) et non seulement comme sujet de la mémoire et sujet à l'histoire (ou sujet de

l'énoncé), il y a un domaine personnel ou caractériel et privé ou profane (présent), qui est individuel (universel, naturel, génétique : inné et de l'ordre de la sélection naturelle), un domaine professionnel ou confessionnel et public ou sacré (passé), qui est collectif (particulier, culturel, générique : acquis ou requis et de l'ordre de la sélection culturelle) et un « domaine » intellectuel ou spirituel et commun ou « divin » (futur), qui est transindividuel<sup>xxiii</sup> (singulier, postural, généalogique : enquis et conquis et de l'ordre de la sélection sexuelle)\*. Ces grands domaines individuel, collectif et transindividuel\* sont les trois univers ou microunivers sémantiques.

Ce dispositif est un *projet* et un *trajet* surdéterminant le sujet (déterminant) et son objet (dominant); c'est le *pourquoi* (les forces à expliquer) du *quoi* (les enjeux ou les problèmes à comprendre) et du *comment* (les formes à décrire)<sup>xxiv</sup>. Il s'inscrit dans un processus ou un dispositif de découverte, où trouver les questions

précède et permet de chercher les réponses qui en procèdent. C'est un cadre de recherche qui, peu importe le cadrage, n'est pas l'encadrement de la pensée [Legendre].

## II

### LA VIOLENCE

*L'archirécit*

Comme archirécit, la violence de l'origine est l'origine de la violence<sup>xxv</sup> : violence à l'origine de l'Univers, de la Terre, de la vie; violence à l'origine de l'homme, du langage, du monde; violence à l'origine de l'art, de la religion, du droit. L'origine n'est pas le commencement; elle est l'avènement et l'événement en mouvement; c'est la naissance, l'émergence ou l'engendrement. Ce n'est pas la création, mais l'essence (la source, la racine, la sève); l'origine est répétition : elle est unique mais répétitive. C'est par

l'origine qu'il y a évolution - qui n'est pas nécessairement le progrès - et c'est par quoi passe la révolution<sup>xxvi</sup>.

Il y a violence, pouvoir et force\* dès qu'il y a mouvement. La force est physique, animale, voire bestiale; elle est gravitation et proprioception : traction ou pulsion, attraction ou répulsion. La force est mécanique, dynamique et technique\*. Dans un corps animal, elle est biologique, physiologique, musculaire. Le pouvoir est l'exercice de la force, surtout par le gouvernement, qui est irréductible à l'État<sup>xxvii</sup>, celui-ci pouvant cependant concentrer son pouvoir dans l'armée, la police, la milice et d'autres forces paramilitaires comme les services de sécurité. La violence, dont le pouvoir ou le biopouvoir peut avoir le monopole, est à la fois conflit, contrainte et contact\*. Selon certains, il est caractéristique ou spécifique de la violence de faire peur et de faire mal...



Dans l'*antagonisme*, la violence domine : elle est polémique (« *polemos* » : guerre) et agonique (« *agon* » : angoisse et agonie, lutte); elle est agonistique : qui dit violence dit affect(s), avec ou sans passion. Les principaux *affects* sont : la nostalgie, l'attente (curiosité, espoir), la surprise (suspense), la peur (crainte, frayeur), la terreur (effroi, panique), la stupeur, la pitié (sympathie, compassion), la jalousie, l'envie, le dégoût, le mépris, l'anxiété, l'angoisse et l'inquiétante étrangeté. La honte, le regret, le remords, le repentir, l'inquiétude, la mélancolie, le deuil, la détresse, le désarroi et l'ennui (solitude, exil, spleen) sont peut-être des affects qui sont moins dangereux pour les autres. Les *traumatismes* sont des affects extrêmes, limites, chez certaines victimes. Devant les affects, il peut y avoir des réactions ou des mécanismes de défense, les « *formations réactionnelles* des forces refoulantes », ou des formations de compromis, les « *formations substitutives* des pulsions refoulées

» [Freud], ou encore des symptômes : le refoulement (« Verdrängung »), le rejet (« Austossung »), le refus, le déni, le désaveu (récusation), le démenti (« Verleugnung »), la dénégation<sup>xxviii</sup> (contradiction) (« Verneinung ») et la forclusion (scotomisation) (« Verwerfung ») ou le clivage (« Spaltung »).

*L'oppression* est la violence du pouvoir; la *destruction* est le pouvoir de la violence; le *gouvernement* est la force du pouvoir; l'*autorité* est le pouvoir de la force; l'*agressivité* est la force de la violence; la *puissance* est la violence de la force. Il n'y a pas de *domination* sans violence et pas de violence sans domination, qui ne se confond donc pas avec l'autorité ou le gouvernement. La violence n'est pas nécessairement l'agressivité ou la cruauté (dureté, brutalité, férocité); c'est donc dire que la violence peut être physique (contre les choses ou les corps, contre la propriété ou la personne) ou symbolique : l'évaluation scolaire ou

universitaire est symbolique en vue de la sélection culturelle ou sociale... La violence verbale n'est ni physique ni symbolique, ou elle est les deux à la fois selon les situations.

Sont ici écartées la violence naturelle : catastrophes, calamités, maladies, épidémies, « loi de la jungle », etc., ainsi que la violence accidentelle : accidents, incidents, malchances, hasards et autres. Pas plus que de la violence de la nature, on ne pourra traiter de la violence de la culture, de la violence de la *misère* : chômage, pauvreté, exclusion, famine, catastrophe nucléaire.

La violence dont il est ici question est la violence volontaire ou intentionnelle, où il y a : un *bourreau* (persécuteur, prédateur) qui est sujet ou agent, un acte qui est projet et trajet et une *victime* (persécutée, proie) qui est objet ou patient; mais il est vrai qu'une victime peut devenir bourreau à son tour. S'il peut parfois

arriver qu'un bourreau ne soit pas coupable, la victime est toujours innocente, sinon ce n'est pas une victime; s'il y a une *vérité* de la violence, elle est certes du côté de la victime : c'est la violence de la vérité, qui n'est pas la véracité du savoir, la véridicité de la connaissance ou la validité de la vraisemblance (le réalisme). La violence attaque le corps, d'abord dans son animalité ou sa sexualité. Toutefois, ce n'est pas à la victime de juger et de condamner, mais à un *tiers* : juge, jury ou témoin; sinon, l'on risque d'être victime de l'*idéologie victimaire*, qui est l'idéologie religieuse du martyr, avec ou sans bouc émissaire.

La violence (de la force) qui est à l'origine de la vie se retrouve jusque dans la sexualité, de la libido à la pulsion, des pulsions de vie à la pulsion de mort, du désir à la « petite mort » qu'est l'orgasme. En outre, il n'y a guère de *représentation* de la violence, par exemple de la peinture à la littérature en passant par le cinéma,

sans violence de la représentation. De même, il y a une *technique* de la violence qui n'est pas étrangère à la violence de la technique, que celle-ci soit représentée (montrée) ou représentante (cachée).

La violence est représentée depuis très longtemps. C'est le cas dans l'art paléolithique, qu'il soit mobilier ou immobilier (rupestre ou extérieur sur des rochers, pariétal ou intérieur dans des grottes). L'art préhistorique est peut-être structuré par deux principes fondamentaux : le principe femelle de mort (cueillette, femme, proie : blessure; cheval et bison) et le principe mâle de mort (chasse, homme, prédateur : arme; lion et ours). Par ailleurs, ces deux principes de la différence sexuelle (humaine) peuvent bien correspondre à des différences génériques ou spécifiques (végétales ou animales) dans le totémisme [Testart]. La violence est aussi représentée dans l'art mésolithique et néolithique

(céramique et poterie), dans les textes sacrés ou religieux, dans la mythologie, dans la sculpture, dans la peinture, dans la littérature (où la tragédie ne montre pas la violence mais la raconte), dans la photographie, dans la bande dessinée, dans la musique (Rock, Punk, Rap), dans la performance et surtout au cinéma (même dans le dessin animé) : il n'y a pas de cinéma sans violence; le cinéma montre ce que la tragédie ne montre pas. La presse, la télévision, l'internet et les jeux vidéo ne peuvent pas non plus se passer de la violence.

## LE SPECTRE DE LA VIOLENCE PHYSIQUE

La violence physique peut être individuelle (privée, domestique, profane) et/ou collective (publique, étatique, institutionnelle, rituelle, sacrée). Il y a lieu d'abord d'isoler la violence exercée contre les animaux, la **violence carnivore** : la chasse, la pêche, la domestication, l'élevage, l'abattage, la corrida (taureaux), le combat (coqs, chiens), la course (chevaux, lévriers), le rodéo, le cirque, le zoo, la zoophilie, le cannibalisme non rituel et le « spécisme » selon certains.

Il y a parfois des massacres de bétail, comme en pays xhosa au Cap, en Afrique du Sud en 1856-1857 : 400 000 bêtes ont été abattues et 40 000 humains en sont morts de faim ou d'épuisement. Il en a été de même lors des épidémies : « vache folle », grippe ovine ou porcine. Malheureusement, c'est encore pire actuellement dans les abattoirs industriels, où l'on tue à la naissance même des dizaines de millions d'animaux, surtout la volaille (poussins, canettes), que l'on ne mange même pas, parce qu'ils n'ont pas été sélectionnés pour leur chair ou parce qu'ils n'ont pas le foie qu'il faut pour être gavés... Selon l'« animalisme », sorte d'éthique animale ou environnementale, c'est un « alibi historique » de considérer que l'espèce *Homo sapiens* ne serait jamais apparue sans la chasse et la pêche et s'il n'y avait pas eu la viande et le foyer pour la cuire, la cuisson ayant conduit à la cuisine.



La **violence interlope**, qui peut être mafieuse ou autre, vise les choses ou les biens dans le vol, la violation (vandalisme, délinquance, « contrevenance ») et la fraude; elle est dirigée contre les personnes dans le trafic de drogues ou d'armes, la protection, le crime organisé, le banditisme et les gangs. Les « grands bandits » - vedettes des westerns ou des films policiers - ou les tueurs en série comme Gilles de Rais, sinon les meurtriers de masse, sont sans doute aussi des pervers; c'est-à-dire qu'ils se considèrent au-dessus de la Loi : ce sont des transgresseurs et ils détruisent les sociétés (« Qui allons-nous tuer aujourd'hui ? »), alors que les obsessionnels sont les fondateurs qui les construisent (« Qu'allons-nous manger après demain ? »).

La **violence domestique** est quotidienne, privée, cachée; individuelle ou duelle, elle prend place à la maison, audit foyer. Elle peut se poursuivre à l'école : initiation, bizutage, harcèlement, punitions et autres sanctions. Cette

violence peut engendrer bien d'autres violences. Les **violences sexuelles** en sont fréquemment la suite, de la violence (générationnelle) contre les enfants à la violence (générique) contre les femmes en passant par la violence contre les homosexuels ou les transsexuels : pornographie, pédérastie, pédophilie, homophobie, « transphobie », misogynie, chauvinisme, machisme, sexisme, voyeurisme, exhibitionnisme, proxénétisme, sadisme, sadomasochisme, coups, blessures, abus, harcèlements, traites, délits, agressions, viols ou incestes et meurtres. Il y a donc là parfois transgression de l'interdit de l'inceste ou de l'interdit du meurtre.

Les **violences rituelles ou cultuelles** - la violence des *dogmes* et les *normes* de la violence - sont religieuses ou sectaires et elles peuvent aller jusqu'aux sacrifices humains ou animaux, voire jusqu'au cannibalisme rituel. Des religions aux sectes, de l'inquisition à la chasse aux sorcières, du fondamentalisme à l'intégrisme, du

sacrement au sacrifice, du sacré au divin, il y a des rites de passage ou des initiations conduisant à des mutilations, c'est-à-dire à la « douleur infligée » : circoncision, excision, subincision, scarification, amputation d'un doigt, limage ou arrachage de dents, perçage, tatouage, brûlure, bastonnade, brimade et autres épreuves. L'initiation est de la torture, mais la torture n'est pas de l'initiation. Le *mal* - être mal, avoir mal, faire mal, se faire mal, se sentir mal, se donner du mal et non pas « la banalité du mal » [Arendt] - est bien la source de la *douleur*; mais c'est *la souffrance* qui est la source du mal et donc de la *peine*<sup>xxix</sup>.

Les **violences juridiques ou judiciaires** sont la sécularisation des rituels, non sans quelques cérémonies. Il y a déjà une *violence pénitentiaire* dans les orphelinats, les hospices, les asiles, les familles ou les foyers d'accueil et les écoles de réforme, mais surtout dans les prisons ou les pénitenciers et dans les galères ou les autres

travaux forcés. La peine du bâton ou du fouet, la flagellation, est une violence judiciaire particulièrement sévère et cruelle; mais c'est évidemment la *peine de mort*, la peine capitale, qui est l'ultime supplice, peu importe ses instruments et ses aménagements : asphyxie (gaz), autodafé, bûcher (feu), crucifiement (croix), décollation (épée, hache, guillotine), écartèlement (roue), écorchement, électrocution (chaise électrique), empalement (pal), énervation, fusillade (peloton d'exécution), injection (seringue), lapidation, pendaison (corde, garrot, gibet, potence), pilori, etc. Et pour tous les genres de meurtres (homicide, infanticide, parricide, matricide, fratricide, régicide, tyrannicide) - meurtres que la justice est censée punir après avoir jugé si ce sont des crimes, assassinats ou non -, il y a toutes sortes d'outils ou d'armes : canif, couteau, coupe-papier, pique à glace, poignard, tournevis, marteau, masse, massue, pistolet, revolver, fusil, carabine,

mitraillette, mitrailleuse, grenade, bombe; il y a aussi le poison et les mains nues de l'étrangleur.

La **violence martiale**, qui donne lieu à un combat corps à corps dans la querelle, la bagarre, la bataille ou le duel et dans les *arts martiaux*, se poursuit dans la **violence sportive**, des sports individuels comme la lutte et la boxe aux sports collectifs où il y a des contacts physiques, des plaquages ou des mises en échec : basketball, football, hockey, rugby, etc. Contrairement à la chasse, qui est une manifestation de la force, et à la guerre, qui est la concentration, l'extension ou l'expansion du pouvoir, le *sport* est la ritualisation de la violence; c'est-à-dire que la violence y est réglée par des normes. Mais la transgression des règles y conduit à la punition ou à la suspension des *acteurs* que sont les joueurs. Cependant, il arrive que les *spectateurs* eux-mêmes puissent succomber à la violence du spectacle ou s'a(ban)donner au spectacle de la

violence : clubs de fans, bandes de fanatiques, hooligans... De l'arène au stade, de la joute au jeu, des gladiateurs aux athlètes, des esclaves aux descendants d'esclaves aux États-Unis, l'on est passé de l'affranchissement à la fortune et à la gloire, du risque de mort au risque de blessure, de la violence du rituel à la ritualisation de la violence dans la victoire ou la défaite. Quant à la *corrida*, où le torero est aux prises avec le taureau, elle est sans doute encore de l'ordre de la violence de la ritualisation dans le rite et le mythe, le rituel et le cérémonial : cérémonie tauromachique qui participe de la violence carnivore. - Violence du spectacle et spectacle de la violence; à moins que ce ne soit une « forme ludique de chasse » [Testart]...

La médecine ne peut pas ne pas user de violence, de la violence de la science ou de la technologie; mais la **violence médicale** est soit bénéfique soit maléfique, par addition ou

soustraction, des laboratoires aux prothèses (dents, membres, organes), des traitements aux médicaments, de l'hygiène à la chirurgie. Alors que la chirurgie plastique cherche à rétablir la nature (passée), la chirurgie esthétique - et, a fortiori, la chirurgie génitale ou sexologique, entre autres choses avec le transsexualisme - cherche à établir la culture (future). Avec la lobotomie, la chirurgie tente d'en finir avec le passé, qui passe ou ne passe pas, qui se passe, ou pas et repasse; avec la vasectomie, c'est le futur qui écope; avec l'euthanasie, c'est le présent qui est fichu. Le risque des greffes d'organes est malheureusement le trafic d'organes, du Sud au Nord ou de l'Orient à l'Occident. - En attendant le clonage, dernier crime contre l'humanité...

L'**autoviolence** est une « violence affligée » que l'on retrouve avec le cilice, dans l'automutilation, de l'autisme au transsexualisme en passant par la psychose, dans le suicide ou dans

les conduites suicidaires, de l'alcoolisme à la toxicomanie, et dans les conduites à risques comme l'acrobatie, l'alpinisme, le parachutisme, l'excès de vitesse et d'autres périls.

Les violences les plus meurtrières ou mortifères - parce qu'elles passent par les armes - sont les **violences politiques et sociales**, qu'elles soient étatiques ou non. Il y a d'abord la *violence policière*, que la police ou la milice exerce de la maison à la prison en passant par la rue pour la sécurité ou pour la répression; cette violence peut s'accompagner de la *torture* (physique, physiologique, psychologique), sous le prétexte qu'il faut lutter contre le *terrorisme*, qui passe par l'attentat et le rapt ou l'enlèvement en vue d'une rançon; la « torture blanche » ne laisse pas de taches ou de traces. La *violence militaire ou guerrière* des forces armées lève l'interdit du meurtre, commet des meurtres qui ne sont pas reconnus comme étant des crimes, sauf si ce sont des « crimes de guerre », dans des guerres



religieuses, ethniques, civiles, étatiques, nationales, coloniales ou mondiales. La *violence contestataire*, qui passe par la contestation, la manifestation, l'occupation ou la grève (qui est déjà un mouvement d'arrêt et d'accès commun : MAC), peut aller jusqu'à la révolte, l'émeute ou l'attentat, voire même jusqu'à l'insurrection en vue d'une révolution, La *violence révolutionnaire* vise à renverser et à prendre le pouvoir de l'État, de l'État-nation, qui ne se confond évidemment pas avec le peuple, le peuple étant lui-même toujours irréductible à un peuple<sup>xxx</sup>; ce peut aussi être un acte de rébellion ou de résistance dans un soulèvement de la population ou dans la guérilla...

Il est d'autres violences qui sont encore plus sociales que politiques; il s'agit de la violence raciale, de la violence ethnocidaire et de la violence génocidaire. La *violence raciale* est la conséquence directe du racisme, qu'il soit économique ou idéologique et qu'il y ait ou non

des races distinctes des peuples avec ou sans nation : colonisation, asservissement, servitude, esclavage, lynchage, ségrégation ou apartheid de de l'Europe à l'Afrique et de l'Afrique à l'Amérique. La *violence ethnocidaire* ou l'ethnocide est plutôt la conséquence du nationalisme, du patriotisme et du chauvinisme; on y parle par euphémismes : « nettoyage ethnique », « épuration ethnique », « purification ethnique ». Le plus grand des crimes contre l'humanité est la *violence génocidaire*, étant ici inclus dans les génocides le « démocide » (d'une population) et le « politicide » (d'une classe sociale ou politique) [Rummel], de même que les massacres, les carnages et les pogroms. L'antisémitisme nécrophile, qui a fini par conduire au judéocide, allie la violence génocidaire et la *violence concentrationnaire*.

Scientifiquement, il ne suffit pas de définir le génocide de manière juridique, par le projet ou l'intention d'éliminer ou d'exterminer qui est la volonté de la classe des bourreaux; il faut le

définir par son trajet et son résultat : *par la masse des victimes sur un espace délimité en un temps illimité*. Ce qui fait que l'extermination ou la contamination de plusieurs dizaines de millions d'Amérindiens en cinq siècles est très certainement un génocide, qui est encore davantage qu'une multitude d'assassinats : *exterminer* est plus qu'*assassiner*; il en est sans doute de même de l'esclavage.

## LE SPECTRE DES CAMPS

Le *camp*<sup>xxx1</sup> est à la fois internement et enfermement; c'est un équipement collectif et répressif, déjà dans les camps militaires servant au rassemblement et au ravitaillement et alimentant « la vie du camp ». Par rapport aux refuges, aux bidonvilles et aux campements, se distinguent les camps de réhabilitation ou de rééducation, les camps de redressement, les camps de travail, les camps de prisonniers politiques ou de prisonniers de guerre, les camps de réfugiés et les camps de déportés; ces derniers camps peuvent se transformer en camps de concentration (KZ : «

Läger ») et en camps d'extermination ou d'anéantissement ou en « centres de mise à mort » [Hilberg]. Dans ce qui suit, il sera surtout question de l'univers ou de la violence concentrationnaire, du « concentrationnat » [Cayrol, Lindeperg] : de ces « camps de la mort », où a souvent mené la géhenne des ghettos et des pogroms.

Les galères et les prisons qui s'accompagnent de travaux forcés sont déjà des camps; ce sont des camps de travail, comme il y en a eu en Russie au XIXe siècle, en URSS, en Chine et ailleurs aussi au XXe siècle. En Allemagne, les camps de concentration sont apparus en 1933, à l'arrivée au pouvoir d'Hitler; Dachau en est le modèle. Ils ont d'abord été conçus pour enfermer et isoler les adversaires du régime nazi : communistes, socialistes, criminels, etc. Ce sont donc alors des camps de prisonniers politiques et de prisonniers de droit commun; puis viendront les prisonniers de

guerre. À partir de 1939, les camps nazis vont se multiplier au-delà des frontières de l'Allemagne : en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Lituanie, en Biélorussie et surtout en Pologne. En France, à part le Struthof en Alsace près de Strasbourg, qui a été un véritable camp de concentration, il y a eu des prisons ou des « camps de transition » vers les camps de Pologne, comme Drancy et Pithiviers par exemple.

Il y a eu plus de 2000 camps en Allemagne et dans les pays occupés par les Allemands pendant la guerre; il y a une grande variation dans le nombre de détenus : quelques centaines, quelques milliers ou plusieurs dizaines de milliers; plus de 80 000 à Buchenwald en Allemagne et de 180 à 190 000 à Auschwitz-Birkenau en mai 1944. Certains camps étaient de véritables villes, avec des villas (avec jardin ou zoo) pour les SS et les baraques en bois ou en briques pour les détenus; il y avait les ateliers et les usines de l'industrie

collaboratrice, une prison, un hôpital ou une infirmerie (« Revier »), un cinéma et parfois même un bordel pour les SS et les prisonniers privilégiés ou « proéminents »; il y avait des fours crématoires, mais pas toujours de chambres à gaz. Y régnaient la bureaucratie et la technocratie, les numéros et les statistiques, le calcul et la terreur.

Il ne faut point confondre la destinée des Juifs, c'est-à-dire le *judéocide*, et les camps de concentration : environ un million et demi de Juifs ont été exterminés en dehors des camps, sur-le-champ, plus particulièrement sur les territoires conquis par l'armée allemande à partir de juin 1941 en Union soviétique, dont à Babi Yar, dans l'opération Barbarossa et donc avant la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942. Les groupes d'intervention (« Einsatzgruppen ») ou les « unités mobiles de tuerie » [Hilberg, Welzer] ont abattu les Juifs et les commissaires communistes avant de les enterrer puis de les déterrer et de les brûler,

avec la collaboration des Litvaniens ou des Ukrainiens; en outre, près de deux millions de déportés juifs ont été gazés dès leur arrivée dans les camps d'extermination lors de l'Aktion Reinhardt (ou Reinhard) en vue de « la solution finale du problème des Juifs en Europe » : Belzec, Chelmo<sup>xxxxii</sup>, Sobibor, Treblinka; Auschwitz-Birkenau (Oswiecim) et Majdanek (ou Maidanek) étaient des camps à la fois de concentration et d'extermination. Ce sont les camions de gazage, qui avaient servi à exterminer au moins 70 000 aliénés mentaux ou handicapés allemands au début de la guerre et qui serviront dans les quatre « centres de mise à mort » ci-haut mentionnés, que l'on peut considérer comme le prototype des chambres à gaz de Birkenau avec le Zyklon B.

*L'organisation administrative* comprend Himmler, les SS, les kapos, les chefs ou les doyens de blocks et les kommandos : maintenance, fabrication, construction, réparation des toits, coupe du bois, routes, fossés et égouts, carrières,



cuisines, toilettes, bagages (« Kanada » à Auschwitz-Birkenau) et même fausse monnaie (Buchenwald, Sachsenhausen). Les Sonderkommandos étaient assignés, avant et après les exécutions, aux chambres à gaz et aux fours : aux crématoires, où on disposait des corps, des cheveux et des dents en or; c'étaient généralement des Juifs, voués au même destin et dont vraiment très peu ont survécu.

Les *prisonniers* ou les *détenus*<sup>xxxiii</sup> étaient identifiés par des triangles de différentes couleurs. Avant et pendant la guerre, se distinguent : les triangles verts, c'est-à-dire des prisonniers de droit commun, les criminels allemands, qui deviennent souvent kapos ou mouchards; les triangles rouges, qui sont des prisonniers politiques, surtout des communistes, ou d'anciens nazis; les triangles noirs, qui sont des délinquants, des asociaux ou des prostituées; les triangles violets, qui sont des Témoins de Jéhovah, connus comme objecteurs de conscience et pacifistes et qui ont été interdits en 1933 et

arrêtés à partir de 1939; les triangles roses, c'est-à-dire des homosexuels. Il y a eu parfois de farouches luttes entre les Verts et les Rouges pour le contrôle de certains camps, car les détenus participaient à leur construction et à leur organisation : Dachau, Buchenwald et Sachsenhausen étaient dominés par les Rouges, tandis que Mauthausen, Flossenbürg et Gross-Rosen étaient dominés par les Verts.

Pendant la guerre, se sont ajoutés : des prêtres polonais (4000-5000 à Dachau en 1942), des prisonniers de guerre (Belgique, France, Hongrie, Pays-Bas, Pologne, Tchécoslovaquie, URSS : 10 000 prisonniers russes ont été éliminés en quelques mois et trois millions sur les champs de bataille), des Tziganes d'Europe de l'Est au triangle brun et surtout des Juifs au triangle ou à l'étoile jaune. Une lettre pouvait aussi préciser la nationalité, comme F pour Français et P pour Polonais. Il y avait enfin les déportés distingués par NN (« Nacht

und Nebel » : Nuit et brouillard), qui étaient des prisonniers au statut imprécis : à ne pas exécuter mais à faire ou laisser mourir; c'était le cas de certaines dans le camp de femmes de Ravensbrück, où une chambre à gaz a été à l'œuvre à l'hiver 1945 [Tillion].

La déportation ou *le chemin de la mort* des Juifs a donc connu deux trajets, depuis les ghettos ou les rafles : un trajet direct, de la déportation aux centres d'extermination, ces camps de la mort, après la confiscation de tous leurs biens; un trajet indirect, de la déportation aux camps de concentration, ces camps de travail menant - lentement ou rapidement, avec ou sans sélection - aux cheminées des crématoires. Après le regroupement dans des ghettos ou dans des stades, comme le Vélodrome d'Hiver à Paris à la mi-juillet 1942 (vers Drancy avant Auschwitz), il y avait la séparation des hommes valides d'un côté, des femmes, des enfants et des vieillards de l'autre; puis venait le transport : les convois de wagons à

bestiaux, où étaient entassées de 60 à 80 personnes par wagon. À l'arrivée à un camp de concentration et d'extermination comme Auschwitz-Birkenau et après la sélection pour la chambre à gaz, il était procédé au marquage, au tatouage et au rasage après la confiscation et avant l'attribution des vêtements et l'assignation à une baraque, puis à un kommando, où il fallait essayer d'échapper à la sélection effectuée par les médecins nazis. Enfin, à l'hiver 1945, quand il y a eu l'évacuation des camps vers l'Allemagne est venue *la Marche de la mort*, où ont été éliminés les plus faibles, achevés à la mitrailleuse sur les routes par les SS.

La *stratégie* des SS a été de diviser, de séparer, pour régner : mettre des prisonniers de différentes catégories, de diverses nationalités ou de langues diverses dans une même baraque pour ne pas qu'ils s'allient et même, au contraire, pour qu'ils se (com)battent. Ne pas traiter les détenus comme des individus humains mais comme des animaux que l'on mène à l'abattoir : c'est bien la

technique de l'abattage - en commençant par le tatouage des déportés à Auschwitz, qui remplace le marquage des bovins - qui est perfectionnée dans « la machine à tuer », où il y a transgression de l'interdit du meurtre, élimination de l'élection par la sélection et atteinte ou attentat contre la fécondité du travail et de la sexualité : crimes - et crises de colère, de rage, de folie - contre l'humanité... Les chambres à gaz ont été un moyen pour les SS, ainsi épargnés d'aller se battre sur le front de l'Est et de risquer d'y perdre la vie, de ne plus faire face directement au meurtre, à la mort : il est plus facile et plus rapide de tuer à distance - avec la bombe atomique après, à Hiroshima et à Nagasaki en août 1945 - que de tuer en contact<sup>xxxiv</sup>. Les nazis eux-mêmes ont pu craquer après avoir tué; Himmler lui-même aurait eu un malaise après avoir assisté à une exécution ou même Eichmann : *tuer n'est pas la règle humaine...*

Dans les camps de concentration règnent la violence et la souffrance sous de multiples formes. Il y a d'abord la discipline en vue d'infliger toutes sortes d'humiliations (en commençant par la nudité imposée), la soi-disant propreté par le rasage et le nettoyage ou le lit bien fait, le contrôle (l'interception du courrier et des colis, les fausses cartes postales envoyées à la famille, la confiscation des biens) et la routine (les saluts aux SS, les appels, les sélections en vue des transports). Puis vient le travail des kommandos : « Le travail rend libre » (« Arbeit macht frei »), mais il est souvent inutile et improductif et il tue ou on y meurt sous les coups ou les balles. Règnent ensuite dans les baraques la saleté et la promiscuité : la vermine (rats, punaises, puces, poux), la crasse, la boue, l'urine, la merde, la vomissure, le pus, le sang, les vêtements déchirés et les chaussures dépareillées, les châlits dans les blocks surpeuplés. Arrive enfin le pire : la misère (la soif, la faim, le froid, la chaleur, la fatigue,

la faiblesse des « musulmans » comme morts-vivants ou vivants-morts), les maladies comme la dysenterie et le typhus transmis par les poux, la brutalité (les chiens dressés pour attaquer ou tuer<sup>xxxv</sup>, les coups de poing, de bâton, de matraque ou de fouet, les punitions et autres sanctions). Le tout est couronné par la cruauté : la torture (brûlures, torsions, électrochocs), les expériences médicales soi-disant scientifiques (amputation, mutilation, castration, stérilisation, endurance à l'eau froide, injection de virus, du cancer au typhus en passant par la malaria, drogues, manipulations génétiques, etc.) et les exécutions (garrot, balle dans la nuque, pendaison, injection létale à l'infirmierie, « suicides » ou meurtres sur les barbelés et « la machine à tuer » : les chambres à gaz et les fours crématoires ou les fosses-bûchers). À tout cela s'ajoute une forte dose de cynisme, des concerts aux jeux.

Devant une telle violence et en proie à une telle souffrance, il peut y avoir *résistance* par le ralentissement du travail, le sabotage, la révolte, l'évasion, l'organisation, l'insurrection; mais ce sont des exceptions. Pour survivre, il fallait d'abord savoir s'organiser et « organiser » : voler, échanger (le pain, les cigarettes comme monnaie), trafiquer; il fallait surtout être fort et avoir la chance de compter sur quelqu'un ou sur un groupe politique, religieux ou autre et donc sur un minimum de solidarité; parler l'allemand et d'autres langues était aussi un grand avantage. Certes, dans la « zone grise » [Levi], il y a eu de la collaboration et de la délation, voire de la prostitution homosexuelle ou hétérosexuelle; d'autres détenus ont été acculés au cannibalisme pour survivre. Mais la *survivance* est déjà un acte de résistance; c'est « porter témoignage » : *survivre pour témoigner, témoigner pour survivre.*



## LE SPECTRE DU NAZISME

Le nazisme est la fusion de la violence et de la folie, de la furie et du délire. Le nazisme aura été ce qu'il a voulu être : le national-socialisme; tandis que le bolchevisme n'aura pas été ce qu'il a voulu être : le communisme. Il ne faut pas confondre le fascisme et le soi-disant communisme dans le totalitarisme, ni les camps de concentration et/ou d'extermination nazis et les camps de concentration soviétiques, ni l'hitlérisme et le stalinisme. Cela étant dit, le nazisme est à la fois un fascisme, un totalitarisme et un antisémitisme.

C'est la dictature du Parti national-socialiste (NSDAP) et non seulement de son chancelier et Führer, Adolf Hitler, et peut-être même une « dictature participative » [Neitzel] Welzer]; l'élite du parti, ce sont les SS, au nombre de 250 000 en 1942; les principaux dirigeants, à part Hitler, ont été Himmler, Heydrich, Goering, Goebbels, Rosenberg et Streicher; la Gestapo en a été la police dite secrète; il y avait aussi les SA, les Jeunesses Hitlériennes et la Waffen-SS<sup>xxxvi</sup>. Il y a donc assimilation totale du pays à l'État et de l'État au Parti dans un capitalisme ou un socialisme d'État et un nationalisme très populiste en quête d'un « espace vital » pour le « Volk » et la « race aryenne » : agrandir l'Europe et faire grandir l'Europe. L'idéologie du nationalsocialisme est l'eugénisme, dont l'assise est l'antisémitisme (européen) contre le « judéobolchevisme » (asiatique).

Que le Parti national-socialiste ait réussi à s'emparer du pouvoir en 1933 légalement, démocratiquement, à la suite d'élections dûment remportées, s'explique difficilement ou par de multiples raisons : le voisinage de l'Empire austro-hongrois, l'esprit conquérant prussien du IIe Reich de Bismarck, la défaite de la Grande Guerre, le Traité de Versailles de 1919 exigeant toutes sortes de compensations à l'instigation du président américain Wilson, l'inflation galopante, le krach de 1929, la faiblesse économique et politique de la République de Weimar malgré sa force culturelle, la montée du sionisme, l'opposition au communisme et à son esprit révolutionnaire.

Étant donné que les Juifs constituaient moins d'un pour cent de la population en Allemagne à cette époque, l'antisémitisme ne peut guère être la cause en amont de cette arrivée au pouvoir; mais il en a été l'aval, l'aval de « l'idéologie

allemande » remontant sans doute au moins jusqu'à Luther. L'antisémitisme allemand s'enracine dans l'antijudaïsme chrétien, mais il a transformé cet antijudaïsme religieux en un antisémitisme racial; c'est-à-dire qu'il a fait de la *religion* d'un peuple sémite, du peuple hébreu, de la religion juive ou israélite, une *race* (asiatique) servant de repoussoir à la « race aryenne » (indo-européenne) : il a « émajusculé » les Juifs (majuscule) en juifs (minuscule).

Avant l'antisémitisme allemand et européen et avant le judéocide, les Juifs ont été victimes de l'antijudaïsme même avant le christianisme, puisqu'ils ont été les esclaves des Égyptiens, qui leur reprochaient leur monothéisme, le judaïsme étant le premier monothéisme, et des Assyriens [Bell-Fialkoff]. Avec le christianisme, qui est la religion du Fils (Jésus) et qui a triomphé en Occident au IVe siècle avec Constantin, le judaïsme, qui est la religion du Père (Abraham, Jacob, Moïse), a été l'objet de pogroms et de

massacres. Les Juifs ont été entassés dans des ghettos; ils ont été accusés d'avoir tué le Christ, qui était un Juif; or, ce sont bien les Romains qui l'ont crucifié sur le calvaire, le Golgotha. Au Moyen Âge, on les a accusés d'empoisonner l'eau des puits, de répandre des maladies comme la lèpre ou la peste, d'enlever de jeunes filles chrétiennes pour les sacrifier et d'autres crimes rituels. L'antijudaïsme s'est répandu comme antisémitisme en Russie tsariste, en Europe de l'Est et en Europe de l'Ouest; les Juifs (séfarades) ont été expulsés d'Espagne en 1492 et ils ont été refoulés en Afrique du Nord, à moins qu'ils ne se soient convertis (marranes).

En Pologne en 1939, il y avait plus de trois millions de Juifs (ashkénazes et parlant le yiddish), surtout à Cracovie, à Lodz, à Lublin et à Varsovie, où les nazis avaient établi des ghettos avant de les liquider plus tard. Dans le monde d'alors, il y avait quinze ou seize millions de

Juifs; en 1945, il y en avait environ six millions de moins en Europe<sup>xxxvii</sup>.

Quelles peuvent en être les causes ?

### *1. Une cause historique*

Chez les historiens et avec « la grande hache de l'histoire » [Perec] (des trois H : Hitler, Himmler, Heydrich), il y a un débat qui oppose les intentionnalistes et les fonctionnalistes.

Pour l'*intentionnalisme*, l'antisémitisme est la cause de la guerre et du judéocide. L'intention d'exterminer les Juifs existait depuis la fondation du Parti national-socialiste, depuis *Mon combat* d'Adolf Hitler en 1925 (après le putsch raté du 8-9 novembre 1923 à Munich<sup>xxxviii</sup>), depuis la prise du pouvoir en 1933 et a fortiori avec le début de la guerre. Il est vrai aussi qu'il y a une « idéologie allemande », de l'idéalisme en philosophie au romantisme en littérature, depuis

au moins le XVIIIe siècle, sinon depuis la Réforme de Luther, comme ci-haut mentionné, à l'effet que l'Allemagne ou la Germanie avait la mission civilisatrice de sauver l'Europe contre la « barbarie » de l'Asie. Le nazisme serait donc passé de l'euphorie de la victoire à la dysphorie de la défaite en 1942; à moins que la « Solution finale » n'ait été décidée au contraire dans l'euphorie même de la victoire à l'été 1941, avec l'opération Barbarossa...

Pour le *fonctionnalisme*, ladite « solution » ou le « traitement spécial » est un effet de la guerre et des défaites; le génocide est le résultat de la dégringolade ou de la débandade de l'Allemagne en URSS; il est le dérapage de l'appareil nazi, qui est plein d'incohérences et de contradictions, d'absence de décisions ou de décisions contradictoires, d'intérêts contraires entre l'économie de la guerre et l'idéologie de la race, de luttes de pouvoir (Himmler, Goering, Goebbels,

etc.) autour de la personne du guide, de la personnalité du chef de la meute, de la horde, de la bande ou des bandes de nazis.

(Il faudrait voir comment se départagent ainsi ces historiens selon qu'ils sont Juifs ou non.)

Quant à ce *négationnisme* à la dernière mode - dont il ne faut guère parler pour ne point l'honorer -, le nazisme se voulait être la simple et unique solution, la meilleure, au bolchevisme...

## *2. Une cause économique ou socio-historique*

Pour les socialistes, le nazisme est l'aboutissement du développement impérialiste dans une économie de guerre. Lénine avait déjà entrevu que l'impérialisme conduisait à la guerre<sup>xxxix</sup>, mais cela n'explique guère les camps de concentration et les centres d'extermination; c'est-à-dire que même si les SS ont fait énormément d'argent au



début avec les camps, surtout après avoir exproprié ou pillé les biens des Juifs, ces camps ont fini par avoir un caractère particulièrement improductif ou antiproductif, destructif. Il aurait sans doute été plus productif de mieux nourrir les détenus pour les faire travailler davantage. Les intentionnalistes y verraient un argument en faveur de leur thèse : le judéocide n'était pas un moyen mais une fin, le but de la guerre.

### *3. Une cause psycho-historique*

Pour Wilhem Reich, qui a essayé de concilier Marx et Freud, il s'agit de la dérive des masses, qui s'identifient au chef, au guide, au Führer, à qui on suppose un vrai génie et à qui on voue un véritable culte. On ne saurait minimiser la forte personnalité et la figure charismatique d'Adolf Hitler [Kershaw]; mais seul, il n'aurait rien pu faire et il avait déjà raté son coup d'État avant de se retrouver en prison, où il a écrit son bréviaire. La folie individuelle ne peut expliquer

la folie collective, même s'il n'y a point de violence collective sans violence individuelle. S'il n'y avait pas eu la collaboration des Allemands et d'autres peuples (les Polonais, les Ukrainiens, les Litvaniens, les Lettons, les Roumains, les Hongrois, les Français), les nazis n'auraient jamais pu déporter et exterminer autant de Juifs : quand Adolf Eichmann est arrivé à Budapest en 1944 pour procéder à la déportation de 400 à 450 000 Juifs hongrois en quelques mois, il n'avait avec lui que 250 SS..

#### *4. Une cause psycho-religieuse*

Pour d'autres comme Robert Lifton, qui s'inspire librement de Freud, il s'agit avec le nazisme d'une nouvelle religion, de la sécularisation de la religion pour contrecarrer l'angoisse de la mort et aspirer à l'immortalité par l'érection du Reich; il s'agirait du double caractère de la pulsion de mort. Lifton a analysé des témoignages et il a rencontré des médecins nazis qui, d'un côté ont

soigné, de l'autre ont torturé ou expérimenté. Il en conclut que ces bourreaux souffrent d'un dédoublement de personnalité ou d'une personnalité double : de la main droite, ils font le bien; de la main gauche, ils font le mal. Ils sont donc psychotiques, comme Hitler, Staline, Mao et Pol Pot; mais sont-ils représentatifs de tous les meurtriers de masse ?...

Pour Patrick Bruneteaux, qui s'inspire de Lifton, de la théorie de la civilisation de Norbert Elias et de nombreux témoignages de rescapés, il s'agit d'un dédoublement institutionnel et individuel, le « dédoublement négatif » étant celui des bourreaux dans les camps : des sadiques aspirant à la divinité et à l'éternité - le Reich de mille ans ! Selon lui, c'est le même dédoublement chez les tueurs en série, les guerriers colonisateurs, les minorités racistes comme le Ku Klux Klan (KKK) - et les maniaques ou les fanatiques des faits divers...

Éric Michaud, lui, considère le national-socialisme comme un « national-christianisme » s'opposant à un christianisme universel et le Führer étant un Christ, un Messie, un Sauveur; il s'agit donc de dépasser le christianisme (la civilisation) pour surpasser le judaïsme (la barbarie), ainsi trépassé : dépasser la civilisation même par la culture (« Kultur »). Pour Hitler, il s'agissait d'opposer l'obsession des « fondateurs de culture » (les aryens ou l'Esprit : le peuple, la race - le visible), qui sont des architectes et des artistes ou des créateurs en leur souveraineté spirituelle, à la perversion des « destructeurs de culture » (les juifs ou le Père : l'anti-peuple, l'anti-race - l'invisible), qui sont des iconoclastes en la souveraineté matérielle qui leur est attribuée ou supposée; et ce, en se fondant sur la technique des « porteurs de culture » (les chrétiens ou le Fils), qui eux sont des iconolâtres ou des (re)producteurs en leur fécondité - même si ce ne sont que des « peuples inférieurs » (humbles ou

soumis, tout au plus fiers)... Le Reich de mille ans : le nouveau millénarisme indo-européen s'incarne dans une « Communauté d'artistes soldats travailleurs » - soit les trois fonctions, les trois ordres ou les trois « services » de ladite civilisation indoeuropéenne : la souveraineté<sup>x1</sup>, la guerre, la fécondité (triparti que l'on retrouve aussi dans le Discours du Rectorat de Martin Heidegger en 1933 et déjà dans *La République* de Platon, bien avant Dumézil<sup>x1i</sup>) - et dans les cortèges de l'art, la pureté de l'art égalant la pureté de la race et l'image se substituant au langage ou le visible au lisible; le langage est ainsi éconduit à son essence, qui est le contact de la voix : l'interjection, l'exclamation, le cri - l'invective, qui est la voix et la voie d'Hitler. En les termes de la psychanalyse, cela signifie : élever une obsession au rang d'une religion ou une religion individuelle au rang d'une obsession collective, dans la « constante négation de toute perte de l'objet aimé ».

Dans l'esthétisation de la politique, par la propagande et par l'art, par la photographie et le cinéma, par la peinture et la sculpture, Hitler et Himmler - qui étaient loin d'être beaux - considéraient que les Juifs étaient laids, comme leurs costumes et leurs coutumes, et qu'ils ne pouvaient donc pas représenter le bien et la beauté de l'enfance et des jeunes filles blondes, car le beau est le bien [voir Prazan s'inspirant de Shouv, mais c'est déjà chez Platon].

##### *5. Une cause psychosociologique*

Pour un psychosociologue comme Harald Welzer, cette quatrième approche accorderait trop d'importance à l'idéologie nationale-socialiste; selon lui, la violence collective ne fonctionne pas à l'idéologie, mais à la folie du groupe, dans la compagnie ou la camaraderie de la tuerie et dont le « cadre de référence » est le IIIe Reich et la guerre ou l'armée comme « institution totale ». Mais il faudrait d'abord déterminer si les prisonniers allemands - dont les entretiens ou les

conversations constituent le corpus de Welzer - étaient représentatifs, dans leur nonpolitique et leur non-idéologie, de toutes les forces armées de l'Allemagne de 1933 à 1945.

#### *6. Une cause « pédagogique »*

Selon Alice Miller, Il n'y a pas lieu de chercher les sources ou les racines de la violence dans un instinct agressif (inné) ou dans une pulsion de mort (enquise/conquise), mais plutôt dans l'éducation (acquise/requise), dans la pédagogie, qu'elle qualifie de « pédagogie noire », où on enseigne aux parents comment et pourquoi punir les enfants ou aux instituteurs comment contrôler les élèves : les enfants qui sont victimes de sévices ou de châtiments corporels à la maison ou à l'école deviennent des bourreaux à leur tour. Selon elle, toutes les victimes ne deviennent pas des bourreaux, mais tous les bourreaux ont été des victimes. La « pédagogie noire » enseigne la haine, qui conduit à la colère et à la violence.

Elle parle de Jurgen Bartsch (1946-1977), qui serait un nouveau Gilles de Rais et qui a tué au moins quatre enfants quand il avait entre seize et dix-neuf ou vingt ans : des infanticides d'une extrême cruauté avec jouissance sexuelle; il aurait voulu en tuer une centaine. En 1971, il a accepté d'être châtré. Dans le cas de Bartsch, il s'agirait de l'identification à l'agresseur, au bourreau, Bartsch ayant été la victime de la violence quand il était enfant.

Mais Miller a-t-elle raison d'en tirer les mêmes conséquences ou conclusions à propos d'Adolf Hitler, ce dictateur qui, selon les informations disponibles, n'a jamais tué lui-même de ses propres mains, sauf peut-être pendant la Première Guerre mondiale ? Ex-artiste, Hitler était tempérant et végétarien. Cependant, il est bien vrai que la sexualité du caporal devenu chancelier était problématique, peut-être jusqu'à la scatologie, et que son suicide est un passage à l'acte : il a pu



retourner cette violence qu'il a connue quand il était enfant contre lui-même en se tirant une balle dans la tête après avoir tué sa femme et son chien. Lui qui avait été dans la poursuite toute sa vie n'a pas choisi la fuite.

Le pouvait-il ? - On peut en douter.

### *7. Une cause ontologique*

Pour Martin Heidegger, ce très grand penseur qui s'est lui-même grandement compromis avec le nazisme, le judéocide est le triomphe technique de la métaphysique, c'est-à-dire de l'humanisme, et le triomphe métaphysique de la technique dans les camps et avec la bombe atomique. Il compare à tort - sauf peut-être pour les fervents adeptes de l'« animalisme » ou de l'« antispécisme » - la machine de mort nazie ou les crématoires et l'industrialisation de l'agriculture et de l'élevage ou des abattoirs; pour le « spécisme », c'est-à-dire la prise de parti pour l'espèce humaine, prise de parti qui n'est rien qu'humaine

avant d'être humanitaire ou humaniste, il n'y a pas de commune mesure.

*8. Une cause métabiologique et métapsychologique*

Dans la pulsion de mort (psychosomatique comme toute pulsion et sexuelle), qui est la pulsion de retour à l'inanimé, au non-vivant, à l'inorganique, et qui est aussi contrainte ou compulsion de répétition, il y a la haine et l'ignorance - deux des trois « passions fondamentales » avec l'amour, selon Jacques Lacan - de l'antisémitisme, du racisme, du nazisme, qui a cherché à réduire des hommes au rang de « sous-hommes », d'animaux, de proies, de parasites; mais les nazis ont échoué, puisqu'il y a eu des survivants, des rescapés, des témoins. Le judaïsme, comme religion du Père, érige beaucoup d'interdits sexuels et alimentaires; le nazisme a cherché à transgresser ces interdits, plus particulièrement l'interdit du meurtre dans la dénégation, par l'érection, de la castration<sup>xlii</sup>, de la finitude et de la mort. En somme, les SS sont retournés à un interdit encore plus primitif ou

archaïque, qui est au fondement de l'interdit du meurtre et de l'interdit de l'inceste : l'*interdit de l'infeste*, soit le tabou du sang<sup>xliii</sup>, du sang de l'étrange, de l'étranger, de l'autre, de l'ennemi; du sang qui coule dans les veines et du sang que l'on fait couler : le sang du Juif (peuple élu) ou du juif (première religion monothéiste) devenu race à éliminer par le sang aryen.

La violence est source de souffrance; mais la souffrance peut aussi être source de violence. - Il suffit de penser à la *défaite* : après une défaite (militaire, politique, sportive, sentimentale), il peut y avoir la tristesse, la mélancolie, l'envie, le ressentiment, le désir de vengeance ou d'autres affects et donc le passage à l'acte, dans le crime passionnel par exemple ou dans la vendetta, comme à Oradour-sur-Glane en juin 1944. C'est-à-dire que l'*échec* est dangereux : c'est un péril; c'est ce qui explique en partie la violence dans les écoles contre les instituteurs

et contre les meilleurs élèves. La défaite ou l'échec - l'échec des Hitler et Himmler, des nazis et des SS, à partir de 1941 (car Hitler pensait avoir vaincu l'URSS avant 1942) - précipite, accélère la folie meurtrière : l'euphorie de la victoire jusque-là cède la place à la dysphorie de la défaite; c'est là la *césure*<sup>xliv</sup>. Mais après que les Allemands ont eu compris ou accepté, à l'hiver 1943, qu'ils allaient perdre la guerre et pendant que le Sonderkommando 1005 commençait à effacer les traces des carnages de l'Est (statistiques en main), prend place, dans un délire maniaque ou mégalomane et dans la cyclothymie, l'euphorie de la vengeance : perdre la bataille de la guerre mais gagner la lutte de la civilisation indoeuropéenne contre la « barbarie » juive, sémite, sémitique - asiatique. Parce qu'il ne peut pas y avoir le Reich de mille ans - Hitler rêvait de reconstruire les monuments et les villes de l'Europe conquise; il avait son ami et architecte : Albert Speer -, au moins il n'y aura plus d'ennemis de la race aryenne. Le nazisme aurait

ainsi vu son *mouvement*, alliant l'esprit grec et la technique allemande selon *Mein Kampf*, se fixer dans le *monument* : l'animal dans le minéral, la vie dans la mort.

Dans le cadre de la théorie sémantique des quatre Discours de Lacan comme « envers de la psychanalyse », on assisterait, avec le nazisme et dans les camps de la mort, à la fusion ou à la condensation du Discours du Maître et du Discours de l'Universitaire : de la maîtrise et de la technique, de la discipline et de la doctrine, de la pédagogie disciplinaire (la gymnastique militaire) et de l'idéologie doctrinaire (la mythologie guerrière), du dogme national-socialiste et de la norme germanique, du pouvoir et du savoir, de la fête et de l'art, de la communauté et du spectacle. S'y allient la « religion » nazie et la « théologie » aryenne, la politique et la science, la propagande et la biologie, la guerre et la médecine, l'antisémitisme et l'eugénisme, le totalitarisme

fasciste et le nationalisme raciste. L'obsession du salut fasciste et de l'uniforme s'y amalgame avec la paranoïa de la croix gammée et du drapeau, le bras tendu avec le svastika dans l'emblème ou l'insigne SS de la tête de mort ou de l'aigle et dans le « Heil Hitler ! »

\*

\*

\*

La folie collective est-elle pensable comme identification au chef, comme imitation, comme contagion ? Ou est-ce plutôt la déroute - déroute non pas individuelle ou collective mais transindividuelle - du principe d'individuation et la dérive du « principe d'humanité » [Guillebaud] dans la transgression<sup>xlv</sup> : « Les Juifs ne sont pas des individus et ce ne sont pas des hommes mais des sous-hommes<sup>xlvi</sup>; nous sommes des surhommes : la race des seigneurs. » Mais, en même temps, les nazis, surtout les SS à tête de mort, ne sont plus eux aussi des individus mais une foule, une masse, un peuple : le pouvoir du *Volk* incarné dans la personne du Führer, le nouveau Dieu vivant; surtout pour une jeunesse encerclée, encadrée, enrôlée, endoctrinée, manipulée, mobilisée et autrement dressée plutôt qu'éduquée.

Les criminels de guerre nazis, lors des procès de Nuremberg dans les années 1940 et d'autres procès comme celui d'Eichmann dans les années 1960, proclamaient leur innocence en disant qu'ils ne

savaient pas ou qu'ils obéissaient aux ordres comme tous les militaires; les Allemands qui n'étaient pas nazis ont aussi prétendu qu'ils ne savaient pas, alors qu'ils ne pouvaient pas ne pas sentir l'odeur de la chair brûlée sortant des cheminées des crématoires en Allemagne même; il en est ainsi de ces Polonais qui ont exterminé des Juifs pour les piller, jusqu'après la guerre. D'autres affirment que la Wehrmacht - armée qui comptait 2 600 000 soldats en 1939 et qui en a intégré 17 millions jusqu'en 1945 - n'a rien eu à voir avec le judéocide et c'est aussi faux.

Il y a donc une *culpabilité* allemande [Longerich], une culpabilité de l'Allemagne et des pays collaborationnistes; mais il y a aussi une *responsabilité* alliée : française, britannique, américaine, russe : l'existence des camps d'extermination était connue depuis 1942 avec le rapport de Karski et des évadés comme Wetzler avaient proposé aux Britanniques et aux Américains de bombarder les rails des chemins de



fer menant à Auschwitz-Birkenau, surtout pour au moins empêcher la déportation des centaines de milliers de Juifs de Hongrie en 1944; mais les Alliés voulaient gagner la guerre et non pas sauver les Juifs. De Gaulle, Churchill, Roosevelt et Staline n'étaient peut-être pas antisémites, mais ils n'étaient sans doute pas non plus philosémites<sup>xlvii</sup>...

En résumé, les fonctionnalistes ont peut-être raison d'insister sur la domination du judéocide par les aléas de la guerre en son objet présent et les intentionnalistes ont sans doute aussi raison de voir la détermination du judéocide par l'antisémitisme passé du sujet allemand; mais il ne faut pas oublier qu'il y a surdétermination par le projet et le trajet futur : le Reich de mille ans, l'économie et l'idéologie de la « Kultur » indo-européenne ou aryenne ou de la mission allemande en Europe, l'utopie de l'espace vital en Europe contre l'Asie.

La violence politique, étatique, militaire, guerrière, génocidaire est sans doute le modèle de la violence collective; on aurait pu croire ou espérer que le judéocide serait le dernier génocide. Mais il y a quand même eu le génocide des Tutsis au Rwanda en 1994 (sans doute en gestation depuis 1959), avec environ un million de morts en quelques mois à partir du 6 avril, soit plusieurs milliers par jour et sans chambres à gaz, à la machette (importée de Chine) et à la mitrailleuse : c'était du « travail » (avec un salaire pour les tueurs), comme dans les camps<sup>xlvi</sup>. Dans ces deux cas, comme dans le cas des Arméniens, il s'agissait des crimes d'une majorité contre une minorité; alors que dans le cas de l'Apartheid en Afrique du Sud, il s'agissait des crimes d'une minorité contre la majorité, comme c'est sans doute toujours le cas avec le colonialisme, par exemple contre les Héréros par les Allemands, sous le IIe Reich de Guillaume II, au tournant du XXe siècle en Afrique.

En conclusion, il demeure que la théorie de la violence est nécessairement orientée (guidée ou biaisée), ou bien par la *discipline* : biologie, neurobiologie, sociobiologie, sociologie, éthologie, ethnologie, anthropologie, criminologie, philosophie, morale, histoire, économie, droit, psychiatrie, psychologie, psychanalyse (métabiologie, métaphilosophie et métapsychologie\*), ou bien par la *doctrine*, c'est-à-dire par la politique et l'idéologie, de la droite (fascisme, racisme, colonialisme, libéralisme) ou de la gauche (anarchisme, socialisme, communisme, féminisme). Par ailleurs et enfin, il appert que pour certains et d'un monothéisme à l'autre, la violence serait synonyme de *rédemption*; alors que pour d'autres, la représentation de la violence serait source de *sublimation*<sup>xlix</sup>, surtout dans la violence de la représentation.

# III

## LE RÉCIT

*L'architexte*

Il arrive très souvent que des textes (littéraires ou non) aient pour titre spécifique ou générique « récit »; c'est une manière de le constituer ainsi en œuvre ou en genre : de faire *du* récit (en un texte) *un* récit ou un ensemble de récits. La plupart du temps alors, ce récit est proche du roman, de la nouvelle ou du conte, c'est-à-dire de la prose romanesque, fictionnelle ou littéraire, et il se distingue donc de la poésie et du théâtre; ce qui est souvent retenu par les programmes universitaires en études littéraires

avec la segmentation ou la périodisation historique par siècles; cependant, la poésie et le théâtre n'échappent pas non plus au récit<sup>1</sup>. Il se peut aussi que le récit soit identifié à un *mode* d'énonciation et qu'il se confonde alors avec le mode narratif, à côté des modes descriptif, informatif et argumentatif; or, le récit peut très facilement articuler les quatre modes à la fois : le récit n'est pas que narratif, même si la *narrativité* est une caractéristique essentielle de son énonciation.

La rhétorique et la poétique ont tendance à distinguer ou à confondre la *diègèsis* et la *mimêsis* ou à réduire le récit à la représentation; la poétique formaliste a opposé la fable au sujet ou l'intrigue à l'anecdote. Puis sont venues les distinctions entre le discours et le récit [Benveniste, Weinrich] et entre le discours (du récit) et l'histoire [Genette] ou entre la narration et la fiction [Ricardou], avec toutes les confusions qui en résultent.

C'est pourquoi le récit n'est pas défini ici, de la situation de l'énonciation au site de l'énoncé en passant par la situation de l'énoncé, comme un genre ou un archigenre mais comme l'*architexte*, c'est-à-dire la grammaire du sens (de la vie) : il n'y a pas de sens - direction, orientation et destination : communication, signification et énonciation - sans récit<sup>li</sup>. Le récit est donc discours (au sens large) et histoire (au sens restreint), tandis que la parole ou la voix est à la fois récit et rythme. Le récit est le premier et le dernier « grand récit ».

L'humanité a sûrement connu jadis divers *grands récits* : la superstition<sup>lii</sup>, la religion, la mythologie et la théologie; naguère, les grands récits ne sont plus des doctrines mais des disciplines : la cosmologie, la biologie (théorie de l'évolution), la préhistoire, l'histoire, la grammaire et la psychanalyse; l'art et la littérature, la philosophie et le droit

occuperaient une place intermédiaire entre la connaissance non scientifique ou mythique et la science. La jurisprudence est un très « long récit ». Si on a assisté à la fin des grands récits qu'auraient été le marxisme et le freudisme [Lyotard] ou à la fin de l'idéologie et de l'histoire, il ne saurait s'agir de la fin du (grand) récit comme mémoire, imagination et représentation.



## LA MÉMOIRE

La mémoire individuelle est une faculté de l'esprit ou de l'intellect comme la volonté et l'intelligence; c'est une faculté descendante du présent au passé, mais ascendante du passé au présent : elle est (à) la mesure du temps. On peut aussi distinguer : la *mémoire à court terme* (ordinaire), qui est épisodique, atavique et génétique et qui est superficielle (vers ou envers le présent), la *mémoire à moyen terme* (neuronale), qui est sémantique, somatique et générique et qui est profonde (vers ou envers le passé), et la *mémoire à long terme* (technique), qui est

procédurale, exomatique et généalogique et qui est volumineuse (vers ou envers le futur)\*. La psychologie ou la phénoménologie du *soi* en arrive elle aussi à identifier diverses mémoires : angoissée (soi divisé), humiliée (soi assiégé), viciée (soi improvisé), « lâche » (soi diminué), etc. [Langer, Kraft].

Alors que la mémoire individuelle est surtout *remémoration* (naturelle), la mémoire collective est davantage *commémoration* (culturelle); c'est toute la différence entre la réminiscence ou le souvenir et l'histoire ou le retenir. Pour l'animal non humain, la mémoire collective ou l'histoire est réduite à un minimum culturel de transmission. La mémoire individuelle est capable d'effort ou de travail, tandis que la mémoire collective est forte de droits, de devoirs et de lieux<sup>liii</sup>. La mémoire collective est faite de fossiles; elle est archaïque, archéologique, paléontologique. Elle a donc précédé l'écriture : ses plus anciennes traces connues et communes sont des foyers, des traces

d'ocre, des os ou des pierres entaillés, des sépultures, des gravures, puis des peintures pariétales. Elle est donc inséparable de l'art et de la religion, du rituel et du cérémonial, de la liturgie et de la fiducia, de la croyance et de la confiance<sup>liv</sup>.

Avec l'écriture, cette mémoire est faite d'annales et de chroniques, d'archives et d'édifices, de documents et de monuments; avec l'imprimerie et l'informatique viennent les fichiers et les dossiers, les librairies et les bibliothèques, les filières et les banques de données. Il y a aussi les chapelles, les églises, les cathédrales, les synagogues, les mosquées, les autres temples ou musées et les cimetières; il y a enfin, de l'histoire à la géographie et à la démographie, les noms propres, les anthroponymes devenus toponymes, noms d'espaces ou de lieux : étangs, lacs, ruisseaux, rivières, fleuves, routes, rues, quartiers, gares, aéroports,

magasins, statues, compagnies, appareils, institutions ou villes au nom de saint.

La remémoration est à l'histoire antiquaire ce que la commémoration est à l'histoire monumentale, l'histoire étant elle-même le récit de la mémoire et la mémoire du récit : *Mnémosyne* inspire et érige les Muses contre la mort, c'est-à-dire contre le temps, la finitude, la castration. C'est pourquoi il y a l'oubli, dû au refoulement; mais il y a retour du refoulé. L'oubli n'est pas le pardon, celui-ci étant conscient, voulu, volontaire. S'il n'est guère nécessaire de pardonner, il est sans doute obligatoire d'oublier; cela ne veut cependant point dire que l'oubli est l'amnistie, la prescription, la réconciliation.

C'est dans le travail du deuil que l'oubli trouve son essence : oublier l'objet perdu exige un grand effort de mémoire, le travail de la mémoire, afin de retrouver l'objet d'avant sa perte : s'en souvenir, le raconter, l'écrire; de là, le

témoignage de la peine et la peine du témoignage, dans des lieux et des images et de l'héritage au patrimoine, tout en échappant au kitsch et au folklore : « porter témoignage », c'est aussi « faire son deuil », surtout s'il y a eu trauma. Il y a une mémoire de l'oubli dont l'histoire peut rendre compte : le négationnisme - plus particulièrement celui du génocide des Arméniens par les Turcs - a des comptes à rendre à l'histoire et à l'humanité.

Il ne saurait donc s'agir d'opposer la mémoire et l'histoire, ni l'Histoire avec un grand H (« Geschichte ») et l'histoire avec un petit h (« Historie »), même s'il y a une part d'irréductible, qui n'est pas le soi-disant indicible. La discipline historique (historienne ou historiographique) puise dans la mémoire, mais elle ne s'y épuise pas; de même, la mémoire précède et succède à l'histoire. Il arrive aussi que l'histoire ait des « trous de mémoire », qu'il lui faut combler par le discours du récit qui l'englobe

: l'historien ne peut pas être seulement annaliste  
(dans l'écrit), il lui faut être en outre  
analyste (dans l'oralité).

## L'IMAGINATION

L'imagination est la faculté de présentation de l'âme<sup>lv</sup> et la faculté d'anticipation de la mort. Il n'y a pas d'imagination sans mémoire et pas de mémoire sans imagination; cependant, si l'on peut bien imaginer le passé, le présent et le futur, on ne peut se souvenir du futur, même si celui-ci peut survenir tout à coup. On peut prévenir l'avenir et y parvenir; on ne peut en provenir malgré son advenir et malgré les prophètes et les diseuses de bonne aventure qui inspirent le devenir « la prophétie autoréalisatrice » [Girard].

L'imagination est productrice d'imaginaire, d'imagerie ou d'images, ainsi que de l'image corporelle, de l'imago et du schéma du corps\*; elle est présente dans les rêves et les fantasmes, les symboles et les mythes, les contes et les légendes; elle est rêverie littéraire, artistique, scientifique. Elle est parfois effort ou coup de force, transpiration autant qu'inspiration et aspiration, en lutte avec l'expiration. L'imagination est à la fois la quête de l'origine et l'origine de la quête; ce n'est pas une faculté qui fonctionne avec des notions, des catégories ou des concepts, mais avec de simples *schèmes* [Kant]. Il y a donc une *schématique de l'imagination*, redoublant une *agonistique de la passion* et pour laquelle il y a non seulement un « schématisme transcendantal » (immanent) mais aussi un « diagrammatisme imminent », qui ne consiste point en un programme adjoint à une mémoire; il s'agit d'un dispositif de réflexion et de découverte : un diagramme soudé à un engramme - un « schème moteur » [Malabou] ou un « pragramme ».



En deçà des scènes, des scénarios ou des mises en scène propres aux rêves et aux fantasmes, il y a des synopsis et des schémas qui ne sont pas encore des images même s'ils peuvent être visualisés; ce sont eux qui contaminent les souvenirs ou les reconfigurent, les mettent en récit ou leur servent d'écrans qui montrent et qui cachent. C'est ainsi que l'imagination travaille la mémoire dans les souvenirs des souvenirs, dans les « souvenirs-écrans », les « images de souvenir » et les « traces de souvenir » [Freud], dans « la mémoire de [l]a mémoire » [Alcan] ou dans « la peau de la mémoire » [Delbo], que l'on retrouve souvent dans les témoignages tardifs ou retardés par rapport aux événements ou dans les témoignages des héritiers de la mémoire : ces témoins indirects, de deuxième degré (les témoins des témoins) ou de troisième degré (les témoins des témoignages).

Que l'imagination soit source de recherche et de découverte, d'invention et de fiction lui permet d'accéder à une *anthropique de l'imaginaire* qui est propre à l'homme mais qui n'est pas une anthropologie; c'est plutôt une topologie sans ontologie qui permet d'aborder autrement les lieux communs, les clichés, les poncifs dont se nourrit l'imaginaire, de la littérature au cinéma, du folklore au kitsch. L'imaginaire est inépuisable mais répétitif; il est aux prises avec la compulsion de répétition et la compulsion d'aveu et donc avec le complexe de castration et la pulsion de mort, c'est-à-dire avec le symbolique et le réel<sup>lvi</sup>.

Ce que d'aucuns ont appelé « le péché originel » est un crime, un meurtre fondateur ou fondamental, qui est la source du sentiment de culpabilité à la racine de l'angoisse, elle-même source de construction ou de destruction, voire de déconstruction. Ce meurtre est à la fois imaginaire (fantasmatique), symbolique (fantastique,

fantaisiste, fantasmagorique) et réel (fantasque); le réel (dit impossible mais vrai) nourrit l'imaginaire de fantômes et le symbolique de fantoches; le réel, c'est le récit de la (pulsion de) mort. - Serait-ce que la mort est l'origine de la vie ?

Ce que la sémiotique qualifie d'*intelligence syntagmatique* n'est pas une question de quotient intellectuel mais de mémoire et d'imagination, où les deux hémisphères du cerveau interagissent; ce qui fait que l'on peut dire de ces deux facultés qu'elles sont « ambidextres » : syntaxe et sémantique, harmonie et mélodie, prosodie et thymie - surtout en poésie ! Et il n'y a pas de représentation sans mémoire et imagination ou sans présentation.

## LA REPRÉSENTATION

La représentation ne doit pas être confondue avec l'*idéologie* de la représentation, que l'on retrouve autant du côté du réalisme, pour lequel il y a adéquation de la réalité (physique) et de la rationalité (psychique) qui la reflète ou la reproduit, que du côté de l'idéalisme, pour lequel l'idée (conceptuelle) est idéale (éternelle), même s'il peut aussi y avoir un réalisme des idées [Platon]. Pour cette idéologie, la vérité appartient au savoir, à la connaissance, à la science, à moins que ce ne soit à la foi, à la

croyance, à la religion; d'une manière ou d'une autre, il s'agit de la métaphysique, qui est la représentation de l'idéologie propre au dualisme et à l'humanisme, du naturalisme au culturalisme et de l'essentialisme à l'existentialisme.

Une grammaire de la représentation distingue la représentation primaire et animale de choses (le référent : « l'état des choses ») et la représentation secondaire et humaine de mots (le signe : le signifiant et le signifié ou « les états d'âme ») ou la référence et la signification, celle-ci étant à la fois dénotation et connotation ainsi qu'expression et contenu. La signification exprime ou figure, produit ou construit du sens, bien plus qu'elle n'imité ou ne reproduit la réalité<sup>lvii</sup>; c'est ainsi que la représentation est symbolisation, des signaux aux indices, des images aux icônes, des symboles aux complexes.

La représentation est inséparable de l'extéroception (de l'homme vers le monde), de l'intéroception (du monde vers l'homme) et de la proprioception (de l'homme vers l'homme)\*. Il y a extéroception par les organes des sens externes<sup>lviii</sup> (la sensibilité), intéroception par le sens interne (l'entendement) et proprioception par le sens intime, qui est le sens des organes (l'imagination)\*. L'extéroception est l'action et l'effectivité du corps organique, l'intéroception est la raison et la réflexivité du corps organisateur et la proprioception est la passion et l'affectivité du corps originaire\*; ainsi y a-t-il triple corps<sup>lix</sup>. Ce dernier est à la fois génétique (l'hérédité : l'inné), générique (l'héritage : l'acquis et le requis) et généalogique (le patrimoine : l'enquis et le conquis)\* ou à la fois incorporation, organisation (ou « corporation ») et incarnation\*. Aussi n'y a-t-il surtout pas opposition mais articulation entre la nature, la culture et la posture\* ou entre

la phylogenèse, l'ontogenèse et l'épigenèse-  
morphogenèse\*.

\*

\*

\*

La représentation littéraire (poétique, romanesque, théâtrale) ou artistique (picturale, photographique, cinématographique) peut inverser le récit de la représentation et la représentation du récit, qui devient alors son propre référent, surtout dans la fiction cherchant à contrer ou à contrecarrer l'illusion référentielle et à se démarquer du réalisme historique. Il ne faut cependant point compter l'exception pour la règle et y voir de la *représentativité* : il n'y a pas de représentativité du corpus, avec ou sans statistiques et malgré l'éthique et l'esthétique de la réception.

Il n'y a point lieu de remplacer le concept de représentation par celui de « représentance » [Ricoeur, Robin]; c'est la pulsion qui est le représentant de la représentation et elle tient de l'affect. Mais la représentation n'est pas la représentativité, sauf pour l'idéologie politique de la représentation, c'est-à-dire la démocratie :



système souverain, régime parlementaire, campagne électorale, scrutin secret, etc. La démocratie est le récit étatique de cette idéologie politique opposée à d'autres idéologies et à d'autres régimes ou systèmes, de la monarchie à l'oligarchie, de la tyrannie à la dictature, du despotisme au totalitarisme.

Qu'un gouvernement - ce gouvernement de la bourgeoisie ou du capitalisme - se réclame de la représentativité, alors que la moitié des gens ne votent même pas<sup>lx</sup>, est un abus de langage et de pouvoir; c'est un abus de récit ! Mais il y a bien pire encore : le récit de l'abus, que l'on retrouve dans les témoignages des victimes de toutes sortes, des victimes de la violence. Ce « récit de témoignage » est la dénonciation des abus, des excès, des états d'exception et de tous les outrages : dans la commune fécondité de la paix, c'est un *mémoire* contre les bourreaux et leurs complices, contre les collaborateurs et les

informateurs et contre les puissants de ce monde, qu'ils soient souverains - spirituellement ou matériellement - ou guerriers, militaires ou miliciens, gardiens ou gardes. Le témoignage est un éclair, un éclairage et une éclaircie\* dans la « clairière de l'être » [Heidegger]; en cela, et de l'obscurité à la lumière ou de l'ombre à la clarté, il est l'équivalent de la poésie la plus réelle (à la fois universelle, particulière et singulière\*), de Hölderlin à Celan en passant par Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé.

## CONCLUSION

Une équipe ou un laboratoire de travail et de recherche pourrait facilement multiplier les citations et les références - autant du côté de la pratique du témoignage que de la théorie du témoignage - pour prouver, approuver ou éprouver le dispositif de l'énonciation du témoignage qui a été proposé dans la première section de cet essai et où le *nous* tuteur est fondamental ou surdéterminant dans l'articulation du triple actant qu'est le témoin; mais l'essai détonnerait et s'entonnerait le traité. Le soin ou le souci de

l'analyse et de la synthèse en revient donc à d'autres rédacteurs qu'au scripteur de ces lignes, qui pose sa plume après plusieurs années de fréquentation des témoignages...

Le témoignage émerge de la violence; il s'en nourrit, mais il s'en sort. C'est pourquoi il a le ton du manifeste et il tient de « l'essence de la manifestation » : le témoignage (est) manifeste. La voix testimoniale, de la langue parlée à la langue écrite et du lu au vu, est la voie manifestante empruntée par les victimes de la violence; c'est une voie semée d'embûches et d'obstacles : de la victime au témoin, il y a tout le monde de la violence et toute la violence du monde; ce n'est pas une voie ferrée d'avance, ce n'est pas une rampe, ce ne sont pas des rails parallèles avec une destination désignée. C'est une voie - et une voix - spectrale; c'est pourquoi il y a eu lieu d'avoir recours, contre tout le dualisme (à ne pas confondre avec le binarisme, où

il y a aussi un terme tiers), à une « analyse spectrale » et triplement génitive, même si les couleurs des spectres n'ont guère varié, de la lumière à l'obscurité ou de la blancheur de la vie ou du jour à la noirceur de la mort ou de la nuit.

La parole testimoniale s'apparente au testament, qu'il soit ancien ou nouveau; sans doute parce que la mort y est omniprésente, voire omnipotente ou omnisciente : la mort y rôde, même dans l'amour et la « petite mort »; les morts abondent et abandonnent les (sur)vivants à leur sort de réchappés : les rescapés s'a(ban)donnent à la mémoire des naufragés, pleurent ou prient dans le sacrement ou le sacrifice et dans le serment de témoigner. La destinée testamentaire du témoignage réside dans ce face-à-face avec la mort, avec la violence de la mort dans la vie, de la mort d'un chien à la mort d'un poète. Le récit de la mort est la vie du récit, que l'on meure tout d'un coup ou coup après coup, d'un suicide ou du cancer.

Le récit, c'est la vie : témoignage, manifeste,  
testament.

---

## NOTES

i

Dans cet essai, il est très souvent fait usage de *triades* : le premier concept (à gauche de la flèche horizontale) est dominant, le deuxième (à droite de la même flèche) est déterminant et le troisième (sous la flèche verticale) est surdéterminant (ou sous-déterminant); c'est donc dire que le troisième terme est le premier, en dernière instance, dans la **triple articulation dialectique ou fondamentale et radicale** :

Domination ← Détermination

↑

Surdétermination  
(sous-détermination)

*Sens (de la vie)*

Monde ← Langage

↑

Homme

*Science du sens*

Histoire ← Grammaire

↑

Théorie

Si le troisième terme n'est pas précédé du conjoncteur 'et', ce n'est pas une triade; en outre, chaque triade sera suivie d'un appel de note de la fin ou d'un astérisque ou n'est pas une triade.

*Homme*

Gestualité ← Oralité

↑

Sexualité

(animalité)



iii

*Transmission*

Révélation ← Tradition

↑

Initiation/Interprétation/Ostentation

iv

*Langage*

Discours ← Langue

↑

Parole

Performance ← Compétence

↑

Performativité

Il n'y a donc pas *double* mais *triple* articulation du langage :

*Discours*

Parties du discours ← Catégories de la langue

↑

Particules de la parole

*Langue*

Chaîne syntagmatique ← Axe paradigmatic

↑

Chaînon ou maillon métamorphique

Monèmes ← Phonèmes

↑

Grammèmes  
(syllabes)

*Parole*

Rythme ← Récit

↑

Voix

Métonymie ← Métaphore

↑

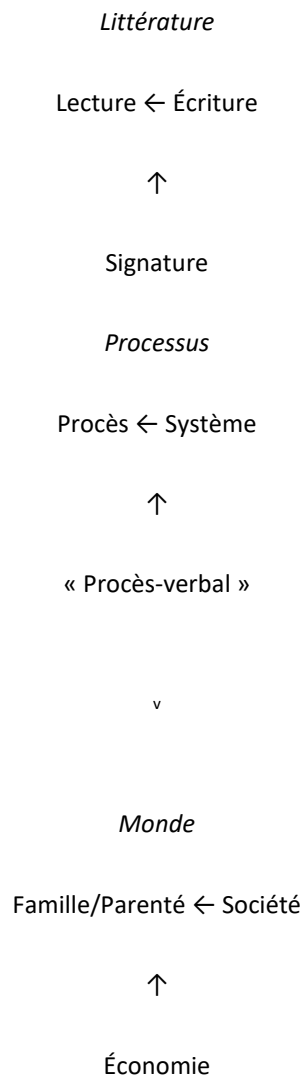
Zeugme  
(« sautes de syntaxe »)

Marqueurs ← Opérateurs

↑

Opérations  
(brayage)

Il en est de même de la littérature comme processus :



Le monde est l'Univers habité, pensé et parlé par l'homme; ce n'est pas que l'environnement de l'animal, « pauvre en monde » selon Heidegger.

vi

Toutes les références entre crochets se retrouvent sur ce même site dans la *BIBLIOGRAPHIE DE PRAGRAMATIQUE* ou dans les *Bibliographies* de TESMOING.

*PHUSIS*

*Poiêsis* ← *Tekhnê*

↑

*Praxis*

*Poiêsis*

Mimêsis ← Semiosis

↑

Deixis

**Deixis**

Index ← Tempo

↑

Momentum

Situation de l'énonciation ← Ponctuation de la situation

↑

Investissement thymique

*Situation de l'énonciation*

Espace ← Temps

↑

Personne

*Ponctuation de la situation*

Communication ← Signification



Énonciation

*Investissement thymique*

Phorie ← Pathie



Thymie

La *phorie* est euphorie ou dysphorie, emphorie ou aphorie; la *pathie* est sympathie ou antipathie, empathie ou apathie.

viii

Mais il y a tous ces témoins présents qui ne sont pas de tels fossiles, de la reliure à l'arpentage et à la menuiserie en passant par la course à relais ou par des points de repère.

ix

Le plaidoyer est le discours épideictique du témoin, tandis que la plaidoirie est le discours judiciaire de l'avocat et que le réquisitoire est le discours délibératif de l'orateur politique.

x

« Testiculus » est le diminutif de « testis » : témoin (de virilité), les testicules étant considérés comme les témoins de la virilité; l'ancien français « tesmoings » : testicules (fin XIIIe siècle) [*Le Robert. Dictionnaire culturel en langue française* R-Z, p. 1352].

xi

« Et tout le reste est littérature. » [Paul Verlaine : dernier vers (ennéasyllabe) de « Art poétique » dans *Jadis et naguère*]. Voir aussi John Beverley : *Against Literature*.

xii

Le *judéocide* est le génocide des Juifs; le terme semble plus scientifique et moins politique ou religieux que « Holocauste » ou « Shoah ». Henri Meschonnic proposait quelques années avant sa mort d'en finir avec ce dernier nom : « Israël : pour en finir avec le mot "shoah" ». Voir *La Revue des Ressources* du 9 avril 2009 sur l'internet; article d'abord paru dans *Le Monde* du 20-21 février 2005, suivi de la réplique de Claude Lanzmann le 25 du même mois dans le même quotidien : « Ce nom de Shoah » [Lowy] ou le 26 sous le titre « Ce mot de 'Shoah' » [Liebman]. En langue rwandaise, le *kinyarwanda* (qui est une langue bantoue), le génocide des Tutsis se nomme « Itsembabwoko » [Groupov]; celui des Tziganes, en langue *romani*, est nommé « porrajmos » (dévoration, engloutissement) ou « samudaripen » [Lindeperg].

xiii

Considérer lesdits « récits de déportation » comme n'étant pas des témoignages au nom de leur *littérarité* peut conduire à les désamorcer politiquement et idéologiquement; en outre, la littérarité «

essentielle » (« constitutive ») ou « conditionnelle » [Genette, Grierson] ne définit pas toute la littérature, qui la déborde et qu'elle déborde. Avant la littérarité de l'œuvre vient la *littéralité* du texte.

xiv

Pour un dernier exposé détaillé de la grammaire du récit, qui n'est pas une simple narratologie ou poétique discursive, c'est-à-dire une rhétorique, voir sur ce même site : TRACTATUS.

xv

Une femme violée qui témoigne de son viol n'a aucun avantage à faire connaître sa véritable identité, sauf en cour et à huis clos; il en est de même des enfants ou des adolescents dont on a abusé ou qui ont été victimes d'un inceste. Certes, l'anonymat ou le pseudonymat n'y sont pas obligatoires et les noms propres peuvent être de simples homonymes.

xvi

Ce *tuteur* ou cet « observatuteur » est tutélaire : c'est un protecteur et un supporteur, de même qu'un souteneur et un collaborateur (dans le sens positif de ces deux derniers termes); soutien et maintien dans le tutorat et non dans la tutelle.

xvii

Non pas donc « Aime ton prochain », mais « Aide ton voisin » [JML], car « un *devoir d'aimer* est un non-sens » [Kant]...

xviii

#### *Dispositif de l'énonciation*

Vous ← Je

↑

Nous

#### *Disposition de l'énoncé*

Réchappés ← Victimes

↑

Témoins

*Marché*

Consommation ← Production



Circulation

Une économie politique s'inspirant du matérialisme historique pourrait aussi distinguer, parmi les rapports sociaux et dans une formation sociale : les forces et les moyens de production (la technologie), les rapports de production (la propriété privée ou publique des moyens de production et la division sexuelle et sociale du travail) et les rapports de force (les lieux de la lutte des classes ou de la lutte de classe)\*; la force de travail, comme « travail vivant » par rapport au « travail mort », tient des trois ou appartient aux trois instances d'un mode de production et de reproduction. La technique, elle, ou la « technie » [Fédier], est irréductible à la technologie, car elle est *tekhnê* : savoir et savoir-faire, art et métier, *poiêsis* et *praxis*.

xx

Dans la réception, avant la reconstitution d'un horizon d'attente (passé), il doit y avoir la constitution d'un horizon (présent) et un horizon de constitution (futur).

xxi

Le *lieu* est le mode d'occupation de l'espace par la place d'au moins un acteur et il implique donc un rang et un rôle; c'est un « topos » plutôt qu'un « topoï ».

*Rapports*

Luttes ← Liens



Lieux

Mais il peut aussi y avoir non-lieu, hors-lieu ou « ban-lieu », quand il y a mise au ban et multiplication des bannis des villes, des cités et des banlieues mêmes vers les refuges, les bidonvilles ou les campements : environ un milliard de personnes dans la globalisation du monde; sans parler de tous ces exclus, migrants ou non, survivant ou vivant dans les rues ou le long des 18 000 kilomètres de murs qui remplacent les frontières comme lieux [Agier]...

*Lieu*

Aire ← Ère

↑

Air/Erre/Erres

Le lieu est ainsi le *la* et le *là* ou l'*élément* : il est antre, âtre ou « aître » [Guest, Fédier] : « Ort » [Heidegger].

xxii

Le concept de « transindividuel », comme celui de « transduction » (par rapport à l'induction, la déduction ou l'abduction), est de Gilbert Simondon. De l'ordre du somatique, du psychique et du social, il s'apparente en grande partie à celui de « être singulier pluriel » selon Jean-Luc Nancy. Le transindividuel est à l'imminence ce que le collectif (intersubjectif) est à l'immanence et ce que l'individuel (subjectif) est à l'éminence :

Individuel ← Collectif

↑

Transindividuel

Éminence ← Immanence

↑

Imminence

Présent ← Passé

↑

Futur

Poule ← Coq

↑

Œuf



Ainsi en est-il du lien et du lieu de l'être : non pas « être-un » ou « être-multiple », mais « être-avec » et « être-pour » - avec et pour le commun ou le voisin et non pas le prochain.

xxiv

*Cas*

Comment ← Quoi

↑

Pourquoi

xxv

Comme le mythe de l'origine est l'origine du mythe, selon Lévi-Strauss.

xxvi

*Changement*

Évolution ← Origine

↑

Révolution

xxii

Il peut y avoir gouvernement sans État, mais pas d'État sans gouvernement : gouverne, gouvernance, gouvernail. Le gouvernement est savoir et pouvoir, savoir-faire et faire-savoir. Qui dit gouvernement dit discipline, doctrine, contrôle, conduite, maîtrise, manœuvre, manipulation, gestion, direction, administration et organisation des gouvernés par les gouvernants. Qui dit gouvernement dit commandement; mais qui dit commandement dit commencement ou l'inverse, selon Agamben. La pègre peut être une forme de gouvernement.

xxviii

La « dissonance cognitive » est une forme de dénégation.

*Peine*

Douleur ← Mal



Souffrance

xxx

UN peuple (le « peuple-un » : « ethnique ») : nation avec frontières (sauf diaspora), nationaliste, populiste, riche ou pauvre, propre, proche, prochain; LE peuple (le « peuple-contr'un » : « politique ») : sans nation ni frontières, internationaliste ou non, populaire, pauvre ou autrement riche, prolétaire, prolétarien, « sale », commun, voisin et - de voisin en voisin – lointain. Aussi le peuple doit-il se détacher de la nation et de l'État-nation...

xxx  
i

Il ne s'agit évidemment pas ici du *camp* dans ce qu'il peut avoir de positif ou d'euphorique : camp de vacances, camp de nudistes, camp d'été, camp victorieux, camp volant, camping et feu de camp...

xxx  
ii

Chelmo ne faisait pas vraiment partie de cette « Aktion », mais c'était quand même un camp d'extermination, où l'on a commencé à gazer en décembre 1941 et donc avant Wannsee : 400 000 Juifs y ont été exterminés [Lanzmann].

xxxii  
i

Dans les camps soviétiques, dominés par les truands, le détenu est un « zek » [Chalamov, Mouchard].

xxxiv

C'est ainsi que l'aviation et la marine sont à distance par rapport à l'armée, qui est en contact.

xxx  
v

Comme il y avait des chiens dressés pour traquer les esclaves, dans l'une de ces « chasses à l'homme » [Chamayou].

xxxvi

Dans cette armée, il y a eu une division française sur le front russe : la division « Charlemagne », qui regroupait 7000 hommes [Ophüls]...

xxxvi  
i

Après les Juifs, et la guerre une fois gagnée, devait venir l'élimination de trente millions de Slaves.

xxxvii  
i

La Nuit de Cristal aura lieu quinze ans plus tard, le 9 novembre 1938, et la chute du Mur de Berlin, le 9 novembre 1989.

xxxi  
x

Alors que pour Clausewitz, « la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens », pour Foucault, c'est l'inverse; si l'on suit celui-ci, ce serait bien plutôt la guerre, dérivant de la chasse, qui serait la cause du capital et de l'impérialisme. Il faudrait aussi situer quelque part le stockage [Testart].

xi

Comme fonction, la souveraineté est intellectuelle et spirituelle : sagesse et savoir; comme souscode d'honneur, l'honneur s'opposant à la honte, elle est manuelle et matérielle : richesse et pouvoir.

xii

Pour Dumézil et en partie à partir de Benveniste, la souveraineté est la première fonction indoeuropéenne (celle des Prêtres : « oratores » ou priants), la guerre est la deuxième (celle des Guerriers : « bellatores » ou luttants) et la fécondité est la troisième (celle des CultivateursAgriculteurs : « aratores » ou travaillants). Ici, c'est la fécondité qui est la première fonction (surdéterminante en dernière instance), tandis que la souveraineté (spirituelle) est la deuxième fonction (déterminante) et que la guerre (matérielle) est la troisième fonction (dominante) :

Guerre ← Souveraineté

↑

Fécondité

La fécondité, qui est aussi *hospitalité* (et donc fête de la paix et paix de la fête), est à la fois production et reproduction, travail et sexualité. La fécondité est au travail ce que la souveraineté est au gouvernement (ou à la « gouvernementalité » [Foucault]) et ce que la guerre est au capital :

Capital ← Gouvernement

↑

Travail

Il y a aussi correspondances avec les trois principaux types échange :

Échange des biens ou des services ← Échange des paroles ou des messages

↑

Échange des personnes  
(femmes)

[Lévi-Strauss/JML]

D'autres correspondances peuvent être établies avec la « dialectique du désir » ou de l'être et de l'avoir [Lacan], du désir de l'objet et du sujet du désir (du plaisir à la jouissance en passant par le manque) :

Demande ← Désir

↑

Besoin

Frustration ← Castration

↑

Privation

Fantasme ← Phallus

↑

Pulsion

[Lacan/JML]

Instinct ← Intellect

↑

Libido  
(affect)

« Libido dominandi » ← « Libido sciendi »

↑

« Libido sentiendi »

Orgueil de la vie ← Convoitise des yeux

↑

Concupiscence de la chair

Jeu ← Spiritualité

↑

Sexe

Domination/Possession/Pouvoir ← Voir/Savoir/Science



Sens/Chair

[Platon/Jean/Augustin/Dufour/JML]

xlii

La circoncision des juifs, comme les menstruations, est inconsciemment - tout au moins pour les nazis - un avatar de la castration [Freud, Rey-Flaud].

xliii

Le tabou du sang a un double aspect : maternel (matriciel et menstruel) et criminel, naturel et cultu(r)el; Alain Testart, lui, parle aussi de « l'idéologie du sang ». Mais l'interdit de l'infeste est tributaire de la présomption et de la fondation de la paternité.

xliv

La césure est le passage ou la transition d'un segment euphorique à un segment dysphorique ou l'inverse; c'est une brisure ou une fracture : le point tournant de la saillance ou de la prégnance. La césure d'une vie ne se précise qu'à l'orée de la mort [Platon].

xlv

Chacun des trois univers individuel, collectif et transindividuel\* est régi par un interdit :

Interdit du meurtre ← Interdit de l'inceste



Interdit de l'infeste

S'il y a lieu de parler d'un troisième *univers sémantique*, d'un « univers » transindividuel, c'est aussi celui de la transgression des interdits et de la déroute du principe d'individuation - pour le meilleur et pour le pire !

xlvi

Pour les génocidaires rwandais, militaires ou miliciens, les Tutsis étaient des « cafards » ou des « serpents » [Groupov].

xlvi

i Churchill aurait écrit des articles antisémites dans sa jeunesse et Staline a très certainement instauré des mesures antisémites après la guerre, prévoyant même déporter les Juifs en Sibérie; quant au général, la Résistance devait faire oublier le Génocide.

xlvi

ii Faire passer le génocide ou la guerre pour du travail est cette perversion économique, politique et idéologique de la fécondité par la tuerie. À une bien moins grande échelle de perversité, l'on fait aussi passer la prostitution pour un travail, un emploi, un métier, voire une profession...

xlix

Ainsi en est-il parfois de la sublimation dans un choix de carrière, du soin au souci, de l'installation à la réparation : mécaniciens, électriciens, plombiers, pompiers, policiers, avocats, architectes, ingénieurs, infirmières, urologues, gynécologues, chirurgiens, etc.

i

L'essai - un essai comme celui-ci ou un autre - appartient aussi au récit, ne serait-ce que par sa t(r)opique éditoriale, sa t(r)opique rédactionnelle et sa t(r)opique titrologique\* ou sa li(vr)aison, c'est-à-dire sa *signature*.

ii

Qu'une vie n'ait pas ou n'ait plus de sens n'y change strictement rien.

iii

Curieusement, selon *Le Petit Robert*, *superstitio* dériverait de *superstes* « survivant » ou « ce qui survit » [voir aussi *Le Robert. Dictionnaire culturel en langue française* : R-Z, p. 1090-1094]...

liii

### *Mémoire*

Effort/Travail de mémoire ← Droits/Devoirs de mémoire

↑

Lieux de mémoire

Mémoire ordinaire ← Mémoire neuronale

↑

Mémoire technique

Surface de la manière ← Profondeur de la matière

↑

Volume de la lumière

liv

Le *totémisme*, incluant l'animisme, le chamanisme et le fétichisme\*, est un pré-art, un pré-droit et une pré-religion. Depuis le fétichisme est venue et vient encore la mode [Pommier].

*Facultés de l'âme*

Âme irascible ← Âme intelligible

↑

Âme concupiscible

[Platon/JML]

Sensibilité ← Entendement

↑

Imagination

[Kant/Heidegger/JML]

Par rapport à l'imagination, la sensibilité est la faculté de sensation, de réception et de perception et l'entendement est la faculté d'aperception, de compréhension et de représentation.

Même si elle survit à la vieillesse du corps, l'âme n'est pas immortelle et elle n'est pas (que) spirituelle; elle est le « canal primaire » [Heidegger] : le sens - représenté dans ces notes par les flèches des diagrammes - des organes des sens et donc du corps :

*Corps*

Cœur ← Esprit

↑

Chair

L'esprit n'est pas seulement dans le cerveau, mais le cerveau, en son immaturité et sa plasticité [Malabou], est psychosomatique et il est le *chœur* du corps; ce n'est pas un ordinateur mais un coordinateur.

*Activité*

Action ← Raison

↑

Passion

lvi

*Topiques*

Conscient ← Préconscient

↑

Inconscient

Moi ← Surmoi

↑

Ça

[Freud/JML]

Imaginaire ← Symbolique

↑

Réel

Moi idéal ← Idéal du moi

↑

« Chose »

[Lacan/JML]



Roi ← Loi/Foi

↑

Soi/Coi

*Métapsychologie*

Topique ← Dynamique

↑

Économique

Différence biologique ← Différence sociale

↑

Différence sexuelle

La différence biologique est génétique, génitale, « génitoire » (sexuée : anatomique); la différence sociale est générique (« genrée » : psychique), mais aussi économique, politique et idéologique; la différence sexuelle est généalogique, mais plutôt topologique qu'ontologique : à la fois métabiologique, métaphilosophique et métapsychologique\*, surtout économique au sens de la métapsychologie. C'est donc dire que la différence sexuelle ne passe pas seulement entre les hommes et les femmes, entre les mâles et les femelles ou entre le masculin et le féminin, mais entre tous les individus et en chaque individu, qui est ainsi « dividual » dans sa sexualité; là insiste l'impossible du rapport sexuel [Lacan]. L'ultime dénégation de la différence (ou de la division) sexuelle, c'est-à-dire aussi de la castration et de la finitude ou de la mort, c'est le transsexualisme.

lvii

La photographie et surtout le cinéma améliorent ou perfectionnent la réalité, comme l'art en général selon Aristote.

*Organes des sens externes*

Vue ← Ouïe

↑

Odorat  
Goût  
Toucher  
(équilibre)

Regard ← Écoute

↑

(Con)tact

Œil ← Oreille

↑

Nez  
Bouche  
Main

Peau

*Triple corps*

Corps organique ← Corps organisateur

↑

Corps originaire

[Maine de Biran/Henry/JML]

Tandis que l'extéroception, l'intéroception et la proprioception\* sont les *activités* du triple corps l'extéroceptivité, l'intéroceptivité et la proprioceptivité\* en sont les *propriétés*; mais le triple corps est irréductible au corps propre et au « présent-vivant » selon la phénoménologie, qui est une métaphysique du regard.

<sup>ix</sup>

Sans compter - concitoyenneté à la con ! - tous ceux qui n'ont même pas le droit de vote parce qu'ils sont trop jeunes, parce qu'ils sont internés ou parce qu'ils ne sont pas citoyens de la république - alors que les citoyens vivant à l'étranger en ont le droit -, mais qui sont simplement « citoyens du monde », d'un monde sans frontières (tout au moins spatiales), le Quadriparti du monde (des Divins et des Mortels, du Ciel et de la Terre) étant le site de l'homme...

*Lien social*

Privé ← Public

↑

Commun

*Lien religieux*

Profane (laïque) ← Sacré (clérical)

↑

Divin

*Lieux du sacré*

Mythe ← Tabou

↑

Totem

Rite ← Culte

↑

Rituel/Cérémonial

Sacrements ← Commandements

↑

Sacrifices

Liturgie ← Fiducie

↑

Mystère/Magie/Miracle  
(mystique)